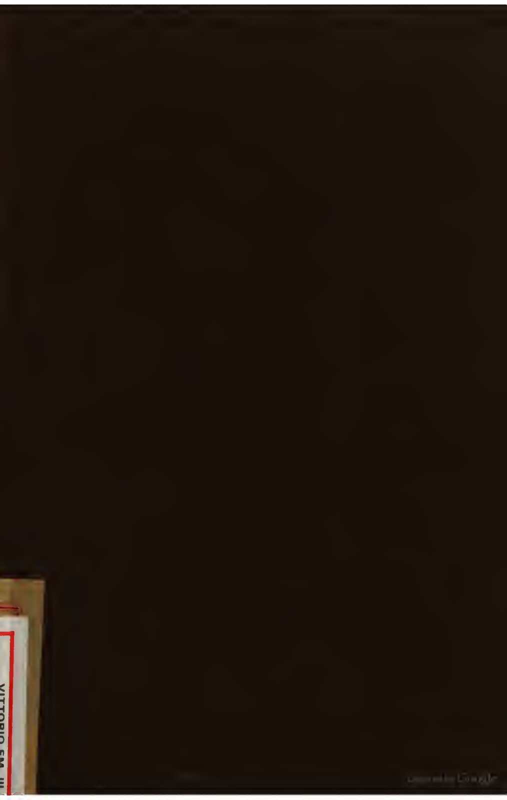
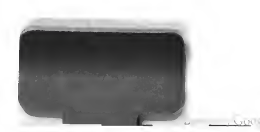

VITTORIO EM. III





LES BACCHANTES

ET LES JEUNES PATRICIENS SOUS LES CÉSARS

PARIS. — DE SOYE ET BOUCHET, IMPR., PL. DU PANTHÉON 2

LES BACCHANTES

ET

LES JEUNES PATRICIENS SOUS LES CÉSARS

PAR

M. CAPEFIGUE



PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M D CCC LXIV

Lorsqu'on veut se faire une juste idée des mœurs de Rome sous les Césars, au siècle même de Marc-Aurèle, des Antonins, jusqu'à Dioclétien, il faut parcourir le musée secret de Naples! Tout ce que l'art a de parfait et de fini est consacré à l'amour païen le plus effréné : le bronze ou le marbre ciselés, reproduisent la Vénus ardente de Chypre ou de Paphos, les nymphes éperdues, fuyant les satyres aux pieds de bouc, les chèvres aux yeux amoureux, les symboles obscènes des mystères portés par des bacchantes en chœur.

Le polythéisme avec ses mythes pan-

théistes, avait créé cette licence des images: chaque élément de la nature splendide avait ses dieux; la beauté des formes avait son culte, et chaque passion ses autels : Jupiter ne se manifestait pas aux mortels seulement par la foudre; il se changeait en cygne, en taureau, pour aimer et séduire; Vénus adultère recevait des sacrifices, et les autels de Priape, ornés de pampre et de verveine par les jeunes filles, ruisselaient du sang des victimes; les poëtes, vive expression de cette société licencieuse, célébraient dans des accents libres et passionnés, l'amour nu et païen.

Au sein de ce panthéisme, confusion et multitude comme toujours, se manifestait un profond dédain pour la créature humaine; le gladiateur luttait contre les bêtes féroces, la hache du licteur était toujours levée : on recevait et l'on donnait la mort sans s'émouvoir, après un repas de convives rassasiés. Cet état de la sociétéromaine explique la dictature des Césars. Le despotisme est la couronne de fer des peuples épuisés; elle meurtrit leur front courbé.

Maîtres d'une dictature si formidable, faut-il admettre que les Césars (Tibère, Caligula, Domitien, Néron), avec leurs sombres caprices donnèrent au monde le spectacle de cette folie de meurtre et de sang que retracent surtout Tacite et Suétone?

Ici, qu'on nous permette d'exposer quelques idées que nous soumettons avec doute et respect à la critique historique. Il nous paraît que la mémoire des derniers Césars a été sacrifiée à une réaction politique. Inspirés par la dynastie nouvelle des Antonins, des Marc-Aurèle sous laquelle ils écrivaient, Tacite et Suétone durent mettre tout en œuvre pour rendre odieuse la race divine issue d'Anchise et de Vénus, la descendance d'Auguste si populaire dans cette multitude qui venait toujours pleurer sur le tombeau de Néron. Les annales constatent que les nouveaux Empereurs craignaient la mémoire de ce César étrange, enthousiaste, artiste, poëte si cher à la démocratie, et plusieurs faux Nérons furent salués sous la pourpre.

Il fallait aux Empereurs d'une race nou-

velle, des historiens chargés de calomnier, de perdre les Césars tombés, de rendre impossible le retour de la famille sacrée (car pour le peuple, César-Auguste et leurs successeurs appartenaient aux dieux immortels.) Tacite, avec son admirable génie, accepta ce rôle politique des Antonins qu'il aimait; il l'accomplit par un des plus beaux pamphlets que l'esprit humain ait jamais produit : Tacite, l'écrivain sénateur, dévoué à Trajan et à Nerva dut flétrir la race augustale! Suétone fut un chroniqueur spirituel et ordurier, comme on en trouve à toutes les époques de réaction : les Césars étaient tombés et il les attaquait sans pitié avec une verve et un accent satyrique! Ce qu'on doit remarquer surtout dans Suétone, c'est l'indifférence avec laquelle il raconte les actions les plus infâmes; il ne s'indigne pas, il ne se plaint même pas, il semble qu'il dit les choses les plus naturelles du monde en racontant les débauches de la race césarienne : c'est que Rome était encore plus dépravée que ses Empereurs, car les fêtes, les emblêmes

du paganisme, les mythes les plus riants se rattachaient à l'amour plastique.

Tout venait de l'Asie à Rome : sur les bords de l'Oronte, aux bosquets de Daphnée, la débauche gardait ses baisers ardents : les Bacchantes en furie avaient déchiré Orphée. Par la Grèce, la licence effrénée de l'Orient avait pénétré en Italie : historiens, poëtes se plaignaient avec les accents d'une douleur amère que la Syrie avait conquis Rome, toute remplie de sociétés secrètes et d'associations infâmes comme le dit Tacite.

Les jeunes patriciens savouraient cette dépravation comme une liqueur enivrante. Depuis la conquête de la Grèce, les filles d'Athènes, de Chypre et de Samos remplissaient la ville éternelle ; leur beauté dominait les sens de cette famille de débauchés qui formaient le patriciat. Mais le caractère particulier de cette jeunesse, c'est qu'à côté de la molle licence de mœurs, elle gardait une puissante énergie, une forte volonté ; on mourait bien dans la sédition, on s'ouvrait les veines dans les complots ;

le jeune énervé aux bras de la courtisane romaine se réveillait le lendemain Catilina, Sylla ou César; perdu de dettes, on aspirait aux proconsulats d'Asie ou d'Afrique. La société, dans un véritable dégoût d'elle-même, se transfigurait dans la joie de mourir ; on essayait de tout pour arriver au pouvoir où à la fortune. On doit beaucoup étudier Catilina, non pas dans le roman ingénieux de Salluste ou dans les déclamations monotones de Cicéron, mais dans les actes de sa vie : Catilina, l'expression des jeunes patriciens débauchés, fut César venu avant son temps.

Il fallait des millions de sesterces, à ces adolescents qui passaient la vie dans les festins, aux pieds des courtisanes; ces ravissantes grecques inspiraient une vive admiration, puisqu'on voit les poëtes adresser à Lesbie, à Cynthie, leurs vers si tendres; ils suspendent des guirlandes et des couronnes de fleurs au-dessus de la porte, ils supplient l'esclave de les introduire dans l'obscur atrium; ces bacchantes qui inspiraient tant d'amour à Properce, à

Ovide et à Tibulle, ne connaissaient de l'amour que les profits et les débauches; elles étaient aussi bien au riche marchand de laine, aux grossiers affranchis qui gagnaient leur fortune dans de rudes états, qu'au noir d'Afrique et au blond Germain, dont l'éclatante chevelure inondait les larges épaules. L'amant éconduit ne se plaint que si on l'exile; il subit le partage du cœur pourvu que la courtisane l'admette un moment dans sa couche parfumée. Ainsi était l'amour grec et romain.

A Rome, les bacchanales étaient une véritable institution! le sénat en vain avait voulu les proscrire, elles s'étaient transformées en sociétés secrètes d'où partaient les conjurations; les courtisanes, au milieu des orgies, aidaient le courage, les fermes résolutions; il était rare qu'une bacchante ne fut pas mêlée aux complots contre le sénat et les vieilles mœurs. En dehors de ces agitations soudaines et passagères, la vie de la courtisane était presque murée, elle sortait peu si ce n'était pour se promener sur la voie sacrée; quelques fois elle allait

au théâtre, au cirque : Ovide, dans son *Art d'aimer*, enseigne le moyen de séduire et de conquérir son affection tendre et abandonnée.

Toutefois la bacchante romaine n'avait pas l'élégant esprit de la courtisane athénienne : Aspasie ou Phryné, délicieusement empreintes de grâce artistiques et divines; sa toilette était plus drapée, plus compliquée; les cosmétiques odorants inondaient ses cheveux comme la poudre d'or relevait leur éclat; elle se peignait les cils, un doux carmin s'étendait sur ses lèvres de rose, sa robe était tissée de laine et de soie d'Asie, son voile de fil d'Inde, tout pailleté, entourait sa taille; elle portait des brodequins à mille couleurs, et comme le dit Horace, on la devinait de loin à l'odeur de ses parfums, comme la Cypris d'Homère. Quel bonheur pour le poëte, quand elle venait le visiter : Horace, dans sa villa modeste, prépare les vins de Salerne et de Chio pour le jour de fête où la courtisane aimée ira dans son humble réduit à Tibur pour célébrer l'amour, la

coupe en main. Avec les poëtes, les hommes politique les plus graves ne dédaignaient pas la société des bacchantes : Cicéron tressait des couronnes pour la courtisane aimée de Lucullus.

Le but de ce petit livre est, sous un titre attrayant, de peindre Rome sous les Empereurs, comme dans son *Aspasie* l'auteur a reproduit les habitudes d'Athènes et de la Grèce; il n'a accepté aucun programme d'avance conçu sur l'histoire ancienne, aucun de ces livres vulgaires, de ces résumés qui sont imposés aux jeunes intelligences : Un jour viendra ou un esprit libre, secouant ces œuvres fastidieuses, osera écrire l'histoire de *l'urbs Roma!* civilisée par la race étrusque. Rome fonda ce gouvernement d'aristocratie pontificale dont le roi ou chef était le médiateur. Tite-Live a mêlé ses historiettes à la grande révolution qui expulsa les Tarquins ; les vieux rois tombèrent frappés de la foudre devant le patriciat victorieux. La société politique qui naquit de ce triomphe fut l'état le plus triste, le plus oppressif ; tous ces sénateurs

gonflés d'orgueil et de patriotisme, qui s'égorgent, se sacrifient, se brûlent les poignets ou se précipitent de la roche tarpéienne, pour l'amour vague et indéfini de la patrie, offrent une odieuse chronique : l'étude de cette république de conquérants sans foi, sans honneur, présentée aux colléges comme un sujet de vive admiration a fait un effroyable ravage sur les imaginations et les cœurs au dix-huitième siècle. Les apothéoses de Brutus et de Cassius préparèrent les Jacobins de 1793 : ils en jouèrent la tragédie. De nos jours même il est peu de jeunes collégiens qui ne se croient destinés à chasser un nouveau Tarquin.

L'aristocratie superbe, impitoyable de la république, fut vigoureusement attaquée par les philosophes. Lucrèce, railleur incrédule, porta hardiment la main sur la vieille société patricienne et pontificale; Catilina, l'enfant des doctrines sceptiques, groupa autour de lui tous les corrompus; Sylla fit briller un moment la hache patricienne pour maintenir les anti-

ques institutions ; elles étaient perdues. Les doctrines de Lucrèce les rongeaient au cœur : les sénateurs qui défendaient le patriciat des *Douze Tables* étaient impuissants, et Caton n'offrait plus qu'un caractère ridicule, aux yeux des jeunes patriciens qui savaient jouir et se couronner de roses en se frappant le sein ou en s'ouvrant les veines : Cicéron tant admiré ne fut qu'un rhéteur sans énergie, sans caractère, dont les plaidoyers ont créé la rhétorique des temps modernes, une des plaies des gouvernements forts.

César s'empara de tous ces éléments en discorde, de tous ces vices en ébullition pour établir fortement sa dictature ! vieux soldat, il s'appuya sur les légions et la discipline du vétéran : les sénateurs qui le frappèrent au pied de la statue de Jupiter n'étaient pas plus vertueux que lui ; on nous fait admirer, en classe, l'action de Brutus comme un acte de sublime patriotisme ! Continuez ainsi à élever la génération, vous verrez ce qu'elle deviendra. L'histoire de l'antiquité romaine a con-

tribué à pervertir les idées de morale et de politique : qui voyons-nous ? les bacchanales, comme expression de mœurs ! des conjurations, comme exemple ! en tête un dictateur né de la démocratie, un sénat miné par les nouvelles doctrines, des poëtes flatteurs, les uns modelant sur des pipeaux champêtres les plus monotones élégies, d'autres oubliant la vie morale au cliquetis des amphores et frappant comme Horace la terre de leurs pieds légers, tandis que Tibulle et Catulle chantent la bacchante aimée : un peuple oisif et corrompu, sans asile, sans maison au milieu des grandes voies, des palais et des temples somptueux, passant sa vie au théâtre, au cirque, et nourri aux dépens de César. Enfin du sang partout, la proscription, la mort dans les vastes arènes sous la dent des animaux féroces !

Cette société romaine, nous passons six années de notre enfance à l'admirer ; les mœurs des jeunes élèves se forment avec les églogues de Virgile et les licences d'Ovide ; leurs idées politiques grandis-

sent avec les histoires de Tite-Live et de Tacite, pamphlets contre le pouvoir; la sobriété des paroles est assurément favorisée par Cicéron! la morale applaudit aux odes d'Horace à *son amphore* ou à ses courtisanes; la vie religieuse est éclairée par la philosophie de Lucrèce et ses railleries contre les croyances!

Développez, favorisez, je le veux bien, ces belles études, mais ne vous plaignez plus de l'état de la société moderne. Laissez couler paisiblement le panthéisme à pleins bords, n'est-il pas le résultat naturel des doctrines enseignées?

Il ne faut pourtant pas accuser le temps présent seul de ces tendances. L'école négative de toute foi, et qui rejette la tradition chrétienne est ancienne; seulement elle était plus spirituelle et moins niaisement pédante; elle avait pris naissance avec les livres de Bolingbroke en Angleterre et de Bayle en Hollande. Le scepticisme dissertateur, troubla la paisible et savante érudition des Rollin, Crévier et Lenain de Tillemont; Tillemont si timide, si cons-

ciencieux dans la traduction des monuments de l'antiquité, qu'il a soin de mettre entre deux parenthèses tout ce qu'il n'a pas traduit textuellement des anciens.

A ces forts érudits sur l'histoire des mœurs de Rome succéda l'école de fantaisie, inaugurée par l'abbé de Vertot : chaque époque à sa couleur de prédilection; la mode était aux formules de conjurations ou de révolutions, et Vertot écrivit un livre tout étiqueté, tout arrangé avec les Gracques, Catilina, Pompée, César, comme Saint-Réal découpait *la Conjuration de Venise;* ces livres sont justement tombés après un succès éclatant. Telle est la destinée des œuvres de parti pris.

Le travail de Montesquieu sur *les Causes de la grandeur et de la décadence de l'empire romain*, mérite plus de respect, sans justifier cet enthousiasme qui salua son apparition. Le président Secondat de Montesquieu n'était pas un érudit sérieux; c'était un homme du monde, parfaitement mêlé à la société, soupant le

soir avec Hénault chez Mme de Deffand :

> Hénault fameux par vos soupers
> Et par votre chronologie. (VOLTAIRE.)

fort gourmand de mets délicats et de marasquin, gros joueur et spéculateur; durant le système de Law, Montesquieu avait perdu beaucoup d'argent; il se vengea d'abord par les *Lettres persannes*, pamphlet fort osé, indigne d'un magistrat; il préparait son *Esprit des lois*, recueil de *concetti* et de jeux de mots sur la constitution de chaque peuple jugé par les degrés du baromètre : fait-il froid? c'est la liberté! fait-il chaud? c'est la servitude! Dans son livre sur *Les grandeurs et la décadence de l'empire romain*, Montesquieu a tout sacrifié à l'esprit des contrastes, des antithèses, et surtout à l'enthousiasme que lui inspire l'école stoïcienne; ses appréciations sur Marc-Aurèle et les Antonins ne sont qu'une manière de justifier, d'exalter les persécuteurs du christianisme; il oublie les cirques ensanglantés, où les Empereurs philosophes, délices du genre humain, entassaient les victimes

humaines. Pour Montesquieu, les Marc-Aurèle et les Antonins sont des dieux devant lesquels il faut s'agenouiller; aucune étude sérieuse sur les Césars : Tibère, Néron, Caligula fils de Germanicus, qu'il traite comme des fous furieux, sans examiner même la vérité, l'authenticité des récits de Tacite et de Suétone.

Voltaire, qui avait à un haut degré le sens exquis de l'histoire, lorsqu'il n'était pas dominé par ses passions encyclopédiques, a jeté quelques phrases sur les Césars qui pressentent la vérité; il discute avec sa raison droite, les récits de Tacite et de Suétone, il ne peut pas les croire vrais : ce sont, à ses yeux, des ennemis des Césars; et ici Voltaire se rencontre avec un autre grand esprit, l'empereur Napoléon, qui appelait Tacite un sombre pamphlétaire qui avait calomnié la politique des Césars.

Nous n'avons d'ailleurs Tacite que par fragments : ce qui manque à *ses Annales* et à *ses Histoires* a été remplacé par les suppléments de l'abbé Brottier, sorte de pas-

tiche cousu de faits et de textes pris partout. Et c'est sur cette œuvre de fantaisie d'un érudit du dix-huitième siècle que l'on juge les Césars, la personnification du plus haut pouvoir de la démocratie. Nous ne voulons pas soutenir assurément que ces empereurs ne furent pas vicieux, cruels; mais la civilisation au milieu de laquelle ils vivaient était plus cruelle, plus mauvaise encore; les Romains du cirque avaient besoin d'un dictateur inflexible, capricieux, car le caprice c'est le plus grand témoignage de la force.

Gibbon, supérieur à tous les historiens du Bas-Empire, a passé rapidement sur les premiers empereurs jusqu'à Dioclétien; élève aussi de la philosophie rationnelle, il s'est passionné contre les origines du christianisme, et un beau chapitre est tout entier consacré à les expliquer, à chercher des causes naturelles à un fait divin : Gibbon ne peut croire aux tyrannies des Antonins et des Marc-Aurèle, il veut justifier par les conspirations incessantes des néophites, les édits de persécution depuis Ti-

tus jusqu'à Dioclétien. Les chrétiens étaient des rebelles à la loi des empereurs, il fallait les châtier, ainsi parle Gibbon.

C'est sur ces éléments que les écrivains modernes ont retracé l'histoire de la société romaine. Libre à chacun d'avoir ses principes, de les résumer, de les abréger, mais nous ne voudrions pas que ces opinions fussent imposées, à l'éducation publique : sous l'autorité d'un nom qu'on ne peut discuter, on formule certaines idées qui restent profondément au cœur et dans l'esprit de l'élève ; on fabrique des résumés de toute espèce : Histoires de la Grèce de Rome ou de France ; tout autre livre est mis à l'index, car le véritable index n'est pas à Rome.

On appelle cela populariser l'instruction, propager les lumières. Une école s'est fondée, avec mission de détruire ce que nos pères ont respecté. Démolir est le grand but ; aucune croyance ne doit rester debout ! Marchez à l'œuvre, rien ne vous arrête ; quand vous aurez accumulé les ruines, quand votre haute mission

sera accomplie, par quoi remplacerez vous ce que vous aurez détruit ? Oui, la matière à ses merveilles ! vous éblouissez la société par d'incessantes et magnifiques inventions : mais le gaz éclaire les boutiques et n'illumine pas les âmes ! Quand la société païenne tomba sous la décadence, le christianisme était prêt à prendre l'empire. La société moderne a-t-elle quelque chose pour remplacer les enchantements de la croyance perdue ? Quand on se donne mission de conduire, de gouverner la morale d'une génération, de faire son bonheur, il faut en avoir les éléments tout prêts : autrement on remplit le triste rôle des fossoyeurs des drames de Shakespeare.

Paris, 22 mars 1864.

I

LES BACCHANTES. — LES COURTISANES AU TEMPS DE PLAUTE ET DE TÉRENCE.

(An de Rome 568-640.)

I

Évoé! Évoé! ce cri d'ivresse des Dionysies retentissait dans Rome, lorsque Posthumius, Albinus et Quintus Marcius prirent le consulat l'an 568 (1) : les Bacchantes, Thyades, Menades, Nymphes, la tête ornée de pampres, le thyrse en main, prêtresses du Dieu dans les antres tapissés de lierre, portaient la corbeille sacrée! De jeunes filles, couvertes de peau de faon et de tigre, avec des colliers de figues suspendus à leur cou, les suivaient au son bruyant des cymbales, des tambours, des crotales aigus des Corybantes, pour rappeler le

(1) L'an 186 avant J.-C.

retour de Bacchus, précédé de Sylène à la face rebondie, au ventre proéminant, que soutenaient les satyres chancelant sur leurs pieds de bouc, menant en laisse les panthères domptées.

Cette procession des prêtres de Bacchus se dirigeait vers le Tibre, au milieu des désordres et de l'ivresse : hommes, femmes, jeunes filles étaient initiées aux mystères des Dionysies ou de Bacchus, société secrète qui enlaçait Rome tout entière. Selon le grave Tite Live tout « était méconnu dans les bacchanales (1), les mœurs, les lois, » et le Sénat ordonna aux consuls de poursuivre les initiés aux mystères ; il se fit une proscription générale, les Dionysies furent interdites et les prêtresses frappées d'exil.

La prohibition dura peu ; les mœurs étaient trop dépravées pour que la gravité du Sénat pût les réprimer ; les lois ne peuvent longtemps lutter contre les mauvaises coutumes. Les Dyonisies reprirent à Rome toute leur puissance ; les bacchantes se montrèrent jusque dans les temples où leurs lèvres voluptueuses chantaient l'hymne à Vénus ; des hommes vêtus de peaux de bêtes, comme Pan et les Satyres, sui-

(1) Tite-Live, *Annales*, 570. M. de Sainte-Croix a fait un admirable mémoire sur les mystères du paganisme ; 1 volume in-8° aujourd'hui bien rare.

vaient en poussant des clameurs et les ténèbres de la nuit enveloppaient ensuite les orgies des initiés aux mystères.

Les mœurs de Rome étaient ainsi dépravées après la conquête de la Grèce et de l'Asie-Mineure. Dans les temps antiques, la matrone romaine, assise au foyer domestique, tissait la laine et, mère féconde, elle élevait ses enfants dans les fortes et mâles idées de la république; la mère des Gracques était le type et le modèle des femmes de la race étrusque, pieuse et attachée au foyer. Le satirique Juvénal, il est vrai, reporte à des siècles bien éloignés ces chastes mœurs: « Je crois que la pudeur sous le règne de Saturne habita sur la terre (1)..... Peut-être resta-t-il quelques vestiges de pudeur antique sous Jupiter, mais sous Jupiter sans barbe (2). » Juvénal qui écrivait pendant le règne de Domitien, indigné de la licence de son temps, calomniait peut-être les habitudes graves de la vieille cité ; la satire avait ses hyperboles.

Ce ne fut que lorsque les légions romaines

(1) Credo Pudicitiam Saturno rege moratam
In terris. . . . .
Satire VI, *in mulierem.*

(2) Aut aliqua exstiterint et sub Jove, sed Jove nondum
Barbato. . . . .

domptèrent la Grèce, le littoral de l'Asie-Mineure, depuis Laodicée jusqu'à Antioche, qu'on vit Rome et l'Italie debordées par les molles habitudes et les mœurs licencieuses. Athènes était pleine de courtisanes (1), beaux modèles qui secouaient les voiles de la pudeur ; et dans l'Asie, sur les bords de l'Oronte et de l'Euphrate, le paganisme s'était enveloppé de mystères voluptueux dans les grottes tapissées de verdure, au milieu des femmes échevelées qui poussaient des rugissements amoureux en l'honneur de Vénus et d'Ερως (l'Amour).

La courtisane vint à Rome par la Sicile qui était comme la contrée intermédiaire entre la Grèce et l'Italie. Ce furent d'abord des esclaves dont la beauté, les grâces, le doux langage séduisirent les maîtres; affranchies, et dès lors libres, elles exercèrent leur charme au milieu de Rome parmi les fils de famille. Cette puissance de la courtisane remonte assez haut dans l'histoire de l'Italie; elle est constatée par les comédies de Plaute et de Térence; toutes les scènes du vieux Plaute se développent dans une intrigue entre la courtisane, sa nourrice complaisante, un fils de famille séduit, un esclave rusé et

(1) Voir mon livre sur *Aspasie*.

trompeur, un père de famille *pater familiœ* sévère et grondeur : c'est dans Plaute que la jeune Sicilienne Gymnasée répète ce spirituel et licencieux adage : « Les courtisanes sont comme les cités opulentes ; elles fleurissent quand elles sont beaucoup visitées (1). »

Térence, l'expression de l'antique société romaine donne un rôle actif aux courtisanes dans ses comédies, et bien qu'il place l'intrigue dans Athènes, il n'est pas douteux qu'il ne reflète les habitudes de Rome ; or, dans l'*Adrienne* jouée pendant les fêtes de Cybèle (2), le poëte met en scène le père de famille Simon, le fils très-aimé Pamphile, Dave son esclave : « Pamphile est assidu chez une courtisane du nom grec de Chrysis d'une grande beauté de formes et jeune d'âge ; cette gracieuse fille avait d'abord vécu sagement ; elle gagnait son existence laborieuse ; mais il se présenta un amant, puis deux ; elle accepta leurs propositions, leur argent ; elle fit trafic d'elle-même ; quelques amis avaient entraîné Pamphile chez Chrysis ; elle avait alors trois, quatre amants ; elle mourut ; on lui fit des funérailles splendides, et sa jeune sœur lui suc-

(1) Verum enim meretrix fortunati est oppidi simillima;
Non potest suam rem obtinere, sola sine multis viris.

(2) *Acta ludis megalensibus.*

céda dans sa fortune et sa renommée : Pamphile, épris d'amour, veut l'épouser. Toute l'*Adrienne* repose sur les ruses de l'esclave Dave qui multiplie ses efforts pour favoriser les desseins de son jeune maître (1).

C'est qu'à Rome déjà la courtisane était aimée et puissante ; ce n'était pas l'amour exclusif, pur, chevaleresque, comme on le vit au moyen-âge, mais l'ardente passion des sens qui se satisfait par l'argent ; la courtisane romaine était à tous : lorsqu'une troupe ardente de jeunes patriciens sortait de quelques tavernes du Tibre, ou de quelques orgies de palais, tous allaient la nuit d'une façon bruyante sur le seuil de la maison où habitait la courtisane ; les uns suspendaient des couronnes tressées de fleurs rares, les autres plantaient un myrte, un laurier, sous les portiques ; tous suppliaient à haute voix la prêtresse de Vénus d'ôter les verroux de fer ou d'airain qui les séparaient d'elle ; ils bravaient l'insolence des esclaves et même la morsure des chiens de garde (2).

La courtisane recevait de toute main, elle

(1) Glycère la courtisane ne paraît pas dans l'*Andria : Quæ non prodet in scenam.*

(2) Properce, Tibulle exhalent leurs plaintes aux portes qui les séparent de la courtisane aimée.

payait de ses fréquentes infidélités le jeune homme qui avait le malheur de s'abandonner à elle. La chasteté n'avait pas d'autel à Rome; aujourd'hui le caprice était pour le riche marchand dont le navire chargé de parfums, de poudre d'or et d'ivoire, arrivait de l'Afrique ou de l'Egypte; le lendemain pour le patricien efféminé qui jetait des milliers de sesterces au vent de ses fantaisies; quelquefois pour le blond artiste aux cheveux poudrés d'or, pour le chanteur à la molle voix, ou pour le robuste athlète des jeux du cirque: dans l'antiquité l'amour n'était que la satisfaction des sens.

Les mauvaises mœurs du patriciat favorisaient ainsi la puissance de la courtisane qui étendait ses prestiges sur toutes les classes des citoyens de Rome : leur passion devenait un culte. Le poëte Lucrèce, qui arrachait toutes les illusions du cœur de l'homme, attaque hardiment la superstition pour la courtisane; il exhorte les jeunes patriciens à s'éloigner de ces dangereuses syrènes aux lèvres pleines de chants harmonieux. « Loin de céder aux passions de l'amour, fuyez, jeunes hommes, tout ce qui peut faire naître une passion tendre ; chaque jour le mal devient plus grand, et dans l'esclavage d'une femme, la fortune se dissipe; vous portez d'élégantes chaus-

sures de pourpre, des tissus de Perse qui brillent dans de l'or, mais vous vendez les riches coteaux de vignes de Chio pour les festins, les jeux où scintillent les couronnes, où sont prodigués les parfums (1). »

Afin d'arracher les dernières illusions au cœur de la jeunesse enivrée, Lucrèce aborde hardiment les secrets et les mensonges de la beauté dans leur temple d'amour. « Qu'il entre donc à l'improviste le jeune homme qui couvre de fleurs le seuil du palais de sa maitresse et empreint la porte de ses baisers ? qu'il entre donc, il se bouchera bientôt les narines et cherchera un prétexte pour s'en aller; toutes ses illusions seront perdues, sa chanson amoureuse lui sortira de l'esprit et il se repentira d'avoir prêté à sa maîtresse une perfection idéale. Aussi nos Vénus ont bien soin de cacher l'arrière-scène de leur vie (2). »

C'était en vain que Lucrèce cherchait à désenchanter les jeunes patriciens de leur fol amour,

(1) Lucrèce ajoute qu'il naît de ces profusions quelque chose de triste et d'amer :

Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat :
Aut quod conscius ipse animus se forte remordet.
Liber IV.

(2) Nec Veneres nostras hoc fallit : quo magis ipsæ
Omnia summopere hoc vitæ postscenia celant.
Lucrèce, lib. IV.

pour les filles d'Athènes, de Chio et de Chypre, c'était une grande ivresse ; la coupe remplie, chacun se la passait à l'envi pour la vider ! les bacchantes étaient belles ; et le cri d'*Evoé* retentissait dans les jeux et les fêtes avec plus de puissance et d'énergie.

II

LA VIE DES JEUNES PATRICIENS DE ROME.

VERRÈS. — LUCULLUS.

[An de Rome 640-700.]

II

Lorsqu'on parcourt encore aujourd'hui la campagne de Rome, depuis Ostia, Albano, jusqu'à Tivoli, on est douloureusement frappé du caractère mélancolique de ces champs déserts : sol volcanique, ruisseaux sulfureux d'une odeur fétide, marais verdâtres où se cachent le buffle au regard triste, effaré, et quelques *contadini* (pâtres) dévorés par la malaria, inquiets comme les bergers de Virgile après les proscriptions ordonnées par Octave. Et cependant partout se révèlent les vestiges de l'ancienne grandeur de Rome : des tombeaux jetés de chaque côté

des voies impériales, des fragments de temple, la villa Adriana, solitude immense qui cache les ruines césariennes; cirques, théâtres, hippodromes, colossales casernes des prétoriens abritées sous les pins : le lierre parasite enlace quelques hêtres vigoureux et des vignes suspendues en treille produisent encore le raisin muscat qui attire la couleuvre avide de parfums (1).

Cette campagne de Rome autrefois formait comme un vaste jardin cultivé, semé de villa élégantes, douces retraites d'Horace et de Virgile, de Tibulle, de Catulle, de Properce, les chantres des courtisanes; les vins de Salerne et de Chio coulaient à pleines amphores (2).

(1) J'ai parcouru plusieurs fois la campagne qui s'étend jusqu'à Tivoli. Maintenant le chemin de fer qui conduit de Civita-Vecchia à Rome fait traverser rapidement les marais pleins de buffles : on va plus vite, mais les émotions paraissent moins vives.

(2) Horace a conservé quelques fragments de l'hymne à Bacchus :

Evoe! recenti mens trepidat metu
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur, Evoe! parce Liber.
. . . .
Vinique fontem, lactis et uberes
Cantare rivos, atque truncis...
Horace, dithyrambus, II, XIX.

Le poëte adresse une ode même à son amphore.

Mécènes, couché sur son lit d'ivoire, décernait des prix aux joueurs de flûte; les sources jaillissantes serpentaient à travers le bui et les feuilles d'acanthe dessinant mille fantaisies, et couraient alimenter les bains exposés au soleil levant. Sous d'épais ombrages, se mêlaient les statues des nymphes, de Diane protectrice, des Satyres, de Priape, le dieu des jardins, que les jeunesfilles enlaçaient de guirlandes, tandis que le pâtre arrosait d'un vin nouveau la génisse sacrifiée.

Ainsi morcelé en mille villa patriciennes, le sol de Rome ne produisait rien d'utile pour ses besoins; le citoyen dédaignait de labourer la terre; ce soin était laissé à l'esclave, comme le commerce à l'affranchi; il fallait chercher incessamment dans la conquête et les tributs payés par les nations vaincues, les moyens de nourrir le peuple. De là, les guerres lointaines, la tyrannie de Rome sur les peuples asservis, puis le luxe, les mœurs débauchées, la dictature des proconsuls, les spectacles, les cirques, les mimes, les courtisanes. Les ambitieux versaient des flots de sang dans la guerre civile pour recueillir ces biens immenses; il fallait des millions de sesterces à ces jeunes débauchés qui conspiraient souvent dans les mollesses de

la vie pour aspirer au pouvoir suprême des proconsuls. La courtisane aimée apparaissait partout dans les fêtes, les plaisirs, les conjurations; elle était comme l'âme de cette société mollement grecque; elle se mêlait à la vie des chevaliers, des prêteurs, des proconsuls, suant sous le poids des pierreries; couvertes de pourpre, couronnées de verveine, elles présidaient à leurs fêtes et à leurs projets. La main qui tenait la coupe d'or remplie de vin de Chypre, maniait le poignard dans les conjurations; la courtisane chantait l'hymne à Vénus (1) ou applaudissait aux harangues politiques: quelquefois dans un palais plein de débauches, se préparaient les projets d'un patricien ambitieux que les prêtresses d'Eros servaient dans son ambition sanglante.

Lucius Verrès, de l'ancienne famille Licinia (2), s'était associé aux vices du patriciat; propréteur dans la guerre d'Asie, il s'était fait remarquer par son génie militaire, son amour

(1) Cette hymne à Vénus est belle dans Horace :

O Venus, regina Gnidi, Paphique,
Sperne dilectam Cypron, et vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem.

(2) Verrès était né l'an 122 avant J.-C.

du faste, et, sans respect pour les dieux, il avait porté une main sacrilége sur les temples de Délos, Samos, Ténédos et d'Athènes. A ses banquets pleins de délices et de luxe présidait une belle courtisane grecque du nom de Chélida que l'implacable Cicéron accusa de vendre la justice au nom de Verrès. Quand il fut envoyé comme proconsul en Sicile, la courtisane l'accompagna dans ses visites militaires aux vieilles cités de Sicile; artiste distingué, amateur de la beauté dans les formes, Verrès connaissait le peuple romain (Quirites): il savait qu'il aimait le faste, la richesse, que rien ne s'obtenait dans la ville que par la distribution de sesterces (par boisseaux), la célébration des jeux, la splendeur des fêtes. Verrès, en ouvrant ses vastes jardins au peuple, pouvait aspirer à une sorte de dictature, et quand Cicéron le dénonça au Sénat dans ses fastidieux et longs plaidoyers, œuvres de rhéteur, il servait plutôt sa haine politique qu'un sentiment de justice (1) : ce que Cicéron pardonnait à Pompée, le chef du patriciat, il le poursuivait dans Verrès, l'ami de Marius, qui avait menacé le Sénat : il dénonçait son amour pour les belles Siciliennes dont les cheveux noirs

(1) Verrès avait embrassé le parti populaire de Marius contre le patriciat.

parfumés étaient tressés dans des bandelettes d'or et de perles.

La courtisane chérie de Lucullus, du nom de Lesbie, était de Corinthe. Lucullus, d'une grande origine patricienne (1) comme Verrès, avait fait glorieusement la guerre en Grèce et en Asie contre Mithridate, et à la suite de ces expéditions d'Orient, tous les consuls, proconsuls, à la tête des légions de Rome, rapportaient d'immenses dépouilles opimes. La fortune de Lucullus était incalculable et il l'employait avec un goût, une élégance digne de la Grèce: la villa de Lucullus, près de Naples, vaste palais de marbre entouré d'un jardin d'orangers et de citronniers de Sicile, semé de verveines et de lauriers rose, s'ouvrait sous les feux du soleil du golfe dont les eaux venaient amoureusement caresser les marches du palais. Mais la villa de prédilection de Lucullus était Tusculum où il offrait la plus riche hospitalité aux sénateurs, ses amis, du parti de Pompée, et Cicéron à l'ombrage de ses bosquets avait écrit ses *Tusculanes*, titre emprunté à la villa qui abritait ses loisirs studieux. A Tusculum était une riche bibliothèque, des statues grecques et des vases antiques inesti-

(1) Lucullus était né l'an 19 avant J.-C. d'une famille consulaire.

mables; mais ce qui dépassait tous les luxes c'était la table de Lucullus, la profusion et la délicatesse des mets, la saveur des vins de toute espèce, les oiseaux les plus rares, les murènes les plus grasses tant appréciées du patriciat (1).

Plutarque, le grand conteur grec, rapporte une multitude d'anecdotes sur Lucullus (2); il lui attribue une sagesse pratique, digne des philosophes de la grande école athénienne; un des amis de Lucullus lui demandait pourquoi si jeune encore il s'était éloigné des affaires: « C'est que la fortune a des bornes que la sagesse doit connaître. » Pompée, qui vint visiter Tusculum, trouva que le séjour ne devait pas en être agréable l'hiver. « Cher Pompée, répondit Lucullus, croyez-vous que j'aie moins d'esprit que la grue et la cigogne, et que je ne sache pas changer de demeure avec les saisons? » Un préteur, appelé à donner au peuple des jeux splendides, demanda quelques tuniques ou peplum à Lucullus: — Et combien t'en faut-il? — Cent. — Eh bien, prends-en mille et des plus

(1) Le savant Secousse a écrit une dissertation spéciale sur la vie de Lucullus. (*Recueil de l'Académie des Inscriptions*, t. V.)

(2) Plutarque, *Hommes illustres*, *in Lucullo*.

belles (1). Pompée et Cicéron lui demandèrent à l'improviste un souper sans apprêt, Lucullus répondit qu'on lui donnât un quart d'heure pour prévenir ses esclaves qu'on souperait sous le portique d'Apollon; le repas fut magnifique et Pompée en témoigna sa surprise. « Il ne coûte que quatre mille drachmes, répondit Lucullus. » Des Grecs reçus chez lui avec plus de splendeur encore regretèrent d'occasionner tant de dépenses. « Il y a sans doute quelque faste pour vous; mais il y a aussi beaucoup d'honneur pour moi. » Un jour son cuisinier s'excusa d'avoir mis moins de profusion à son repas du soir parce qu'il croyait qu'il souperait seul. « Et quand cela serait! Tu devais savoir que Lucullus souperait chez Lucullus. »

A tous ces fastes de la vie patricienne se mêlait la courtisane Lesbia : Cicéron et Pompée s'asseyaient à ses pieds; pour eux elle tissait des couronnes de myrte et de laurier, elle jouait

(1) Horace constate ce faste de Lucullus dans ses épîtres :

. . . . Chlamydes Lucullus, ut aiunt,
Si posset centum scenæ præbere rogatus,
Qui possum tot? ait; tamen et quæram, et, quot habebo
Mittam. Post paulo scribit sibi millia quinque
Esse domi chlamydum; partem, vel tolleret omnes.
Lib. I, epistola VI.

admirablement du cystre, dansait amoureusement environnée de voiles et de robes flottantes, comme on voit les nymphes et les bacchantes sur les camées et les vases de Pompéia.



III

LES COURTISANES ROMAINES DANS LES CONJURATIONS DE SYLLA ET DE CATILINA.

[An de Rome 700-710.]

2

III

Les courtisanes, les affranchies, les esclaves allaient apparaître avec éclat, et une puissance réelle au milieu des guerres civiles; à côté de Sylla brillait la belle grecque Nicopolis dont les richesses étaient immenses. Sylla, l'héritier de la noble famille cornélienne (1), avait commencé et dépensé sa jeune vie parmi les plus débauchés de Rome; sa figure était belle, comme le constatent les médailles de sa dictature; il était sans fortune, mais la riche Nicopolis, en mourant dans ses bras, l'avait institué son héritier, ce

(1) Sylla était né l'an 137 avant J.-C.

qui l'avait fait nommer avec injure *captator testamenti.* Maître de quelques millions de sesterces, Sylla se voua au service militaire avec une supériorité applaudie dans les rostres : il fit la guerre contre Marius, le dictateur populaire ; il mena les légions contre Jugurtha (1), expédition si glorieuse en Afrique. Ce fut encore Sylla qui remporta la première victoire contre les Parthes : à cette occasion et pour célébrer son triomphe, il donna ce splendide combat où cent gladiateurs combattirent contre cent lions et en sortirent vainqueurs.

Consul d'abord à quarante-neuf ans, trois fois marié et répudiant ses femmes avec caprice, Sylla aima surtout une courtisane riche et toute puissante à Rome, du nom de Evaphrodite : ce fut elle qui l'aida à saisir cette dictature inflexible et sanglante qui, au nom du parti conservateur, promena la hache du licteur sur le sénat, l'ordre des chevaliers trop enclin aux innovations. On vit le triomphe de la grande débauche et de l'orgie : le crédit d'Evaphrodite auprès de Sylla éleva la situation des courtisanes grecques à Rome ; elles se mêlaient parmi

(1) Ce fut Sylla qui reçut Jugurtha sous les tentes des légions, et finit ainsi cette guerre qui avait menacé la puissance de Rome.

les proscripteurs pour les encourager. La corruption aide le despotisme; plus les mœurs sont perdues, plus la tyrannie est facile. Sylla, au reste, fut l'homme de son temps, et les gouvernements ne sont forts qu'à cette condition : le sang coulait à flots, et Sylla consacrait des temples à Vénus, à l'Amour (1). La dictature a ses caprices! Sylla, vieillard, n'en fut que plus vicieux ; il aimait les danses lascives et les belles grecques qui imitaient les chœurs des nymphes dans ses vastes jardins, ouverts au peuple avec largesse.

La conjuration de Catilina (2) se recruta également parmi les jeunes débauchés de Rome; son but pratique était de restaurer la dictature de Marius, car le peuple l'aimait. Il ne faut pas prendre pour point de départ dans l'histoire sérieuse, le roman dramatique écrit par Salluste, pas plus que les Catilinaires de Cicéron, thême déclamatoire jeté au sénat pour l'indigner, le passionner et relever le cœur du patriciat romain vivement ébranlé. Catilina,

(1) A cause de son culte particulier à Vénus, Sylla avait pris pour surnom celui de sa courtisane *Evaphrodite* (favori de Vénus).

(2) Lucius Catilina était né d'une famille patricienne et avait passé sa jeunesse dans les palais des sénateurs dont il attaqua la puissance.

comme Marius, avait fondé son projet sur une réformation radicale de la République. A cette époque on se proscrivait aussi bien pour réformer que pour conserver. Catilina avait brigué les suffrages du peuple, et il les avait obtenus avec un grand enthousiasme, ce qui prouve qu'il exerçait un vrai prestige, une puissance suprême d'opinion, et que ce n'était pas un ambitieux insensé et barbare rêvant le renversement de l'État, le pillage, le massacre et l'incendie. Cicéron, pour justifier le pouvoir absolu du consulat patricien dont il était revêtu par le Sénat, avait besoin de propager la terreur et de faire croire à des idées de bouleversement et de destruction du patrimoine et de la famille. Quand on veut proscrire, on accuse (1).

Catilina appartenait par ses mœurs à cette hardie faction des jeunes hommes, qui prodiguaient les millions de sesterces à leurs plaisirs, de manière à subir la poursuite de leurs créanciers ; la conjuration qu'il tramait eut pour confidente active, ardente, encore une femme, mais celle-ci du pur sang romain ; elle portait le nom illustre de Sempronia. Salluste a buriné son por-

(1) La haine que Salluste porte à Catilina se révèle par d'odieuses imputations : il n'épargne même pas Aurélie Orestille qu'il avait épousée : *Cujus præter formam ad unquàm bonus laudavit.*

trait avec un enthousiasme dont il ne peut se défendre, même dans ses accusations : « Sempronia avait tout pour elle : esprit, beauté, naissance, une facile intelligence des lettres grecques et latines, une certaine aisance à faire des vers et à manier la raillerie ; sa parole selon les circonstances était libre ou réservée, décente ou hardie, et toujours pleine de grâce ; elle chantait et dansait à ravir, comme ne chante ni ne danse une femme honnête, et les autres talents, apanages du luxe, elle les possédait tous sans exception ; elle se souciait peu de la pudeur et des autres vertus, apanages de son sexe ; son argent, son honneur, on ne saurait dire ce qu'elle gaspillait le plus ; passionnée jusqu'à la fureur, elle provoquait les hommes plus que ceux-ci ne la recherchaient. Sempronia dans plus d'une occasion avait fait preuve d'une énergie virile, avec cette effronterie qui se parjure en niant des dépôts et des prêts, en se mêlant à plus d'un meurtre. Réduite à la gêne par sa prodigalité, elle attendait le triomphe de la conjuration comme le laboureur attend et espère la moisson (1). »

(1) C'est dans cette forme d'antithèse fort spirituellement continuée que Salluste écrit la conspiration de Catilina.



A travers les antithèses de Salluste, on peut facilement reconnaître dans Sempronia une de ces matrones énergiques pleines de beauté, d'audace et de lascivité qui paraissent plus d'une fois dans l'histoire de Rome. Catilina voulait reprendre l'œuvre de Marius, si populaire; entouré de ses courageux amis Céthegus, Pison, Antonius; adoré des vétérans répandus en Italie, Catilina avait conçu le projet d'enlever au Sénat une puissance vieillie, et de la placer sous une seule main dévouée au peuple. Pour les jeunes novateurs toutes les antiques institutions de Rome étaient vermoulues : religion, sacrifices, augures. Le poëme de Lucrèce avait ébranlé tous ces préjugés et avec les choses religieuses devaient crouler la famille romaine, le foyer domestique, l'autorité des pères, les lois sévères sur le mariage : de cette grand licence devait naître et se développer la dictature pour dominer et diriger Rome au nom de la multitude (1).

Il n'y avait donc ni extravagance, ni crime dans le hardi dessein de Catilina : à une société nouvelle et dissolue, il fallait un pouvoir novateur, des formes rajeunies. Les projets d'incen-

(1) Les *Catilinaires* de Cicéron qu'on donne comme modèle dans les universités gâtent le goût, font des déclamateurs et faussent les idées historiques.

dier Rome, d'en massacrer les citoyens étaient une de ces inventions, de ces phrases de rhéteur que les pouvoirs victorieux tiennent prêtes pour accuser et flétrir les vaincus (1), justifier la proscription : nul ne fait le mal sans but et ne bouleverse un État sans cause. La conjuration de Catilina fut révélée encore par une courtisane romaine du nom de Fulvie, qui vint tout avouer au consul Cicéron. On ne peut blâmer le Sénat de s'être défendu avec énergie contre une conjuration qui le menaçait. Le consul Cicéron, réunissant tous les pouvoirs, fut cruel, insensible; toutes les lois furent suspendues : il frappa capricieusement, avec passion, avec inflexibilité : les consuls devaient veiller à la chose publique (2) : Catilina tomba héroïquement à la face des images de ses ancêtres. Ainsi la doctrine du stoïcisme apprenait alors à mourir.

Son projet ne périt pas tout entier avec lui : on peut réprimer un complot, le briser sur le front d'un homme; mais quand les idées demeurent dans la société, lorsque le peuple éprouve ce

(1) Catilina avait brigué légalement le consulat contre Cicéron l'an de Rome 689.

(2) Le fameux sénatus-consulte portait : *Dent operam consules ne quid Respublica detrimenti capiat.*

que le conspirateur a senti, tôt ou tard s'élève un autre conjuré plus heureux qui réussit; l'un est traité en infâme, l'autre en héros. Rome ne voulait plus de ces institutions décrépites; on marchait vers cet état social où il n'y a plus de famille, mais une multitude; les dieux s'en allaient. S'il y avait encore des temples, un sacerdoce et des sacrifices, une opinion railleuse niait leur puissance, la foudre de Jupiter, le cri patriotique des oies du capitole et les présages cherchés dans les entrailles des victimes; les jeunes hommes, contempteurs du toit paternel, le fuyaient pour dépenser leur patrimoine au cliquetis des amphores avec des histrions et des courtisanes: partout les affranchis, bâtards de la civilisation romaine, prenaient la puissance; un ordre nouveau devait naître au milieu de ces changements. Cette dictature épouvantable que Sylla avait usée, que Catilina avait voulu reprendre, César, plus heureux, la saisit et la régularisa avec son génie. Les temps étaient venus et les fruits de l'arbre étaient mûrs.

IV

CÉSAR ET SES MŒURS. — CORRUPTION ET DESPOTISME.

[An de Rome 639-690.]



VI

Caïus Julius Cæsar (1), moins grand que Sylla, fut un mélange du caractère et des vices de Marius et de Catilina; comme Marius, il se fit le défenseur de la plèbe turbulente : comme Catilina, il fut sans mœurs, perdu de dettes, ennemi du vieux parti du sénat, et conjurant sa perte. Mais César réussit dans son projet; la fortune lui fut favorable. Quand l'empire fut établi sous Auguste, la mémoire de César fut sacrée; on lui éleva des temples, on lui consacra des autels domestiques, on considéra

(1) César naquit l'an 654 de Rome.

comme un crime d'État d'attaquer la famille des Jules ; et César fut placé parmi les constellations célestes.

Issu de l'illustre famille Julia (1), César était un de ces jeunes débauchés, traîtres au patriciat qui avaient pris parti pour les idées de Marius. Sylla, en devinant ses desseins, l'avait porté sur ses listes de proscription dressées sous les yeux du sénat ; les amis de la grande famille Julia, les vestales surtout, le supplièrent de l'effacer à cause de la grandeur de sa race (2). Sylla, qui avait voulu préserver l'antique constitution de Rome même par le sang versé à flots, s'y refusa longtemps; puis, avec un haut pressentiment de l'avenir, il s'écria : « Soyez satisfaits, mais sachez que celui que vous sauvez, écrasera le patriciat; il y a dans César plus d'un Marius. »

Avec le désir de se faire oublier, César se plongea dans tous les vices : le jeu, la débauche, la vie publique au milieu des courtisanes ; pilier des lupanars, il y dépensa son patrimoine ; couvert de dettes, il commença sa vie militaire en

(1) Il avait été institué pontife à seize ans.

(2) Les vestales le réclamèrent : *Per virgines vestales, propinquos et affines suos veniam impetravit.* (Suétone, *in Cæsares.*)

Asie, à côté de ces rois alliés de Rome dont les richesses incalculables tentaient les proconsuls. Après avoir bien étudié le peuple romain, César s'était convaincu que la première condition du succès était la fortune; seule, elle permettait les distributions de sesterces à la plebs, la célébration des jeux publics, les luttes, les combats fastueux. Pour obtenir ces richesses, il se décida à tout faire; fort lié avec Nicomède, le plus opulent des rois tributaires, si l'on en croit Suétone, il se soumit à ses infâmes désirs. « *Desudit apud Nicomedem non sine rumore, prostractæ regipudicitiæ* (1). » Ainsi César fut riche et dès lors puissant.

Sylla n'était plus, emportant avec lui les dernières forces du patriciat, la hache du sénat. César revint à Rome, possesseur de millions de sesterces avec la volonté de reprendre l'œuvre de Marius contre le sénat, en y mettant plus de mesure et d'habileté; il devait avoir la multitude pour lui, il fut choisi pour édile de Rome. Nulle magnificence n'égala celle de Jules César; il éleva des basiliques, ouvrit au peuple de vastes jardins, il aggrandit les voies publi-

(1) Suétone, liv. I. — Les mœurs de Rome étaient si dépravées que Suétone rapporte cette infâme accusation presque sans s'étonner.

ques, multiplia les jeux du cirque, les combats de gladiateurs, les distributions de sesterces; et à travers l'éblouissement de ces libéralités et de ces magnificences, qui aurait blâmé les mauvaises mœurs de César? Les guerres d'Asie avaient inondé Rome de richesses, d'initiations et de lascives coutumes; les mystères de la bonne déesse, les bachanales se célébraient librement, et ces associations facilitaient les complots, les conjurations contre le sénat et les institutions antiques. Les courtisanes dominaient les jeunes patriciens, et les bacchantes aidaient les conjurés pour profiter du désordre des mœurs.

Dans son édilité splendide, César, une seconde fois, s'était ruiné; mais il avait pour lui, le peuple qui le désigna pour commander les légions en Égypte, contrée si riche, si voluptueuse, si efféminée. Il devait se plaire, au milieu d'un peuple rempli de superstitions et de vices, où les initiations religieuses se résumaient par le culte du phalus (1). Suant sous le poids de ses richesses, César revint à Rome où, comme membre de la famille Julia, il fut élu

(1) Le sénat s'opposa en vain à la nomination de César. *Nec obtinuit adversante obtimanium factione* (Suétone, liv. I).

au pontificat suprême; il était préteur lorsque la conjuration de Catilina éclata presqu'au grand jour. César s'y était lié par la parole, il en savait le but parfaitement conforme à ses idées, à son ambition : bouleverser le sénat pour obtenir une dictature populaire à la façon de Marius, comme Sylla avait élevé une dictature patricienne; il est des temps où l'on n'a que l'alternative de passer d'un despotisme à un autre. Mais quand le sénat se fut dessiné sous Caton et Cicéron avec tant d'énergie contre les conjurés, César se tint à l'écart et désavoua toute complicité; le peuple l'aimait, lui pardonnait tous ses adultères publics, la protection qu'il accordait aux courtisanes d'Athènes, de Sicile et de Syrie : n'était-il pas, comme Catilina, l'homme aux idées nouvelles (1)? On excuse tous les vices dans ceux qui servent nos ambitions.

Pour acquérir cette faveur populaire César s'était tellement ruiné par ses largesses que lorsqu'il reçut le gouvernement de l'Espagne pour y refaire sa fortune, Crassus fut obligé de se donner en caution à ses créanciers; l'Espagne, pays riche en mines d'or et d'argent, fut

(1) César, à cette occasion, se retira du sénat : *Sed in reliquum anni tempus curia abstinuit.*

soumise aux exactions incessantes de César, jusqu'à la guerre des Gaules qui absorba dix ans de sa vie militaire.

Lorsqu'on lit attentivement ce que César lui-même a écrit sur cette expédition des Gaules, on se demande ce qu'elle offre d'extraordinaire et de glorieux : si l'on compare les rapides et brillantes expéditions d'Afrique, d'Asie, contre Jugurtha, Mithridate, les exploits de Sylla, de Pompée, de Lucullus même, ils sont évidemment supérieurs aux combinaisons militaires de César dans les Gaules : que fait-il pendant dix longues années ? Il remporte moins de victoires qu'il ne cherche à diviser entre elles les tribus, à corrompre les populations hostiles qui se partageaient les province ; César ne tient ni la parole donnée ni les engagements du Sénat envers les alliés. Ces longues années qu'il resta dans les Gaules furent surtout occupées à préparer ses moyens de corruption. Avec le pillage de l'Espagne, César avait payé ses dettes qui s'élevaient à quelques millions de sesterces ; avec l'or des Gaules (1), il s'attacha les légions qui

(1) César tira de la Gaule environ 40 millions de sesterces par an : « *Eique quadringentics in singulos annos stipendii nomine imposuit.* Le sesterce valait environ 15 centimes de notre monnaie.

servaient sous ses ordres et ne cessaient de le considérer comme le génie protecteur de leurs aigles. Dans leur long séjour des Gaules, les légions oubliaient la ville éternelle et le sénat, pour ne plus penser qu'à l'*Imperator* qui les conduisait à la fortune et à la gloire.

Mais ce qui aidait les entreprises ambitieuses de César, ce qui le prépara surtout à réaliser sa maxime suprême : « S'il faut violer le droit, il ne faut le violer que pour régner (1) » c'était l'affaiblissement à Rome de toutes les coutumes antiques, l'extension et le développement de la démocratie, la décrépitude du sénat, l'invasion de toutes les nouveautés. La ville (*urbs*) était devenue le monde, et au monde il fallait un maître ; le sénat qui avait dépensé sa dernière énergie en réprimant la conjuration de Catilina, essaya d'agir avec la même puissance contre César : les glaives du licteur étaient usés. Pompée était un génie supérieur à César, mais la cause qu'il représentait était vieillie, et quand César passa le Rubicon, la Rome nouvelle et dégénérée était à lui. Déjà on avait célébré ses triomphes par des supplications qui avaient duré vingt-quatre jours ; l'en-

(1) *Nam si violandum est jus, regnandi gratia violandum est : aliis rebus pietatem colas.*

cens des sacrifices avait rempli la ville d'une fumée tellement épaisse qu'on aurait cru à un incendie; le peuple voyait en César à la fois Marius si aimé et Catilina applaudi, encouragé par la multitude dans ses projets contre le Sénat : Suétone dit que tous les criminels, tous les homme perdus de dettes, la jeunesse corrompue attendaient César comme un sauveur, et c'est une grande fòrce dans un pays en décadence, que d'avoir pour soi les dernières passions, les voluptés mêmes de cette décadence.

Le sénat prit l'initiative des hostilités contre César : il arrive souvent aux corps politiques, déjà perdus dans l'opinion d'oser une mesure d'énergie, comme le dernier signe de leur vie. Le sénat déclara César ennemi public, s'il ne quittait sur le champ les commandements des légions de Rome, et à ce décret César répondait en passant le Rubicon : «Le sort en est jeté (1) ! » Il était encore à Rimini que déjà le sénat se désorganisait; la multitude ivre de joie appelait César, et avec le peuple tous les jeunes

(1) Suétone dit que César déclara qu'il y était appelé par les dieux: « *Tunc Cæsar. eatur, inquit, quo deorum ostenta et inimicorum iniquitorum vocat Jacta alea esto.* » L'or, en cette circonstance, fut un peu plus puissant que les Dieux.

hommes élevés avec les idées de Lucrèce, les courtisanes, les railleurs des dieux. Rome appartenait tellement au futur dictateur par la conformité d'opinion qu'il dédaigna d'abord d'y venir; il marcha contre Pompée, soumit l'Italie et alors seulement il entra dans Rome.

Tout le peuple s'était porté au devant de lui, le saluant de mille acclamations, il trouva le sénat dispersé, abattu; tous ses adversaires avaient fui; César ne voulut pas de triomphe pour ne point humilier le peuple d'une victoire qu'il remportait de citoyens à citoyens; il ne reçut aucun titre nouveau, mais son pouvoir fut si absolu qu'il pût s'emparer sans opposition du trésor public déposé dans le temple de Saturne : César avait une idolâtrie pour l'or et l'argent; cupide pour dépenser, il savait que la société nouvelle voulait être corrompue : à tout prix, il en cherchait les éléments; il fit sa nouvelle expédition d'Espagne dans le but d'en exploiter les mines; et quand il en revint avec ses navires chargés de dépouille, César toujours généreux pour le peuple fut salué du titre de dictateur et partit pour combattre Pompée. La bataille de Pharsale fut moins une victoire de César qu'une grande défection des légions du Sénat; une partie des tribuns de

Pompée passa sous la tente de César et d'Antoine, caractère avili au service du dictateur; la destinée de Pompée fut d'être toujours trahi, c'est le sort de ceux qui défendent une cause perdue, une civilisation qui s'en va : le monde les abandonne parce qu'il ne les reconnait plus : César était l'homme des idées nouvelles; s'il osa dire: « *Je suis venu*, *j'ai vu*, *j'ai vaincu* (1), » c'est qu'il représentait la force immense d'un ordre de choses puissant dans toutes les têtes et dans tous les cœurs; la victoire vint à lui sans peine, sans effort en Asie, en Espagne contre les lieutenants de Pompée; la cause victorieuse plaisait aux dieux, la cause vaincue à Caton.

Ces dieux propices suivirent César à Rome; cette fois, il osa célébrer un triomphe dans la guerre civile où le sang romain avait coulé des deux côtés; le sénat se traînant à ses pieds lui accorda les honneurs les plus splendides (2); une chaise d'or dans les temples et aux spectacles publics et, ce qui était dans les nouvelles idées de dépravation, le droit de posséder toutes les femmes à sa volonté ; ce grand débau-

(1) *Veni, vidi, vici.*

(2) Toutes les âmes étaient abattues; c'est le *cuncta fessa* de Tacite.

ché dans une sociétée perdue de mœurs, reçut la dictature perpétuelle avec le titre nouveau d'*Impérator ;* maître absolu, César conserva les formes de la République : que lui importait le titre quand le pouvoir réel et absolu était dans ses mains ? Ce fut l'époque des publics adultères de César vieilli (1).

Cependant la partie énergique du sénat sourdement conspirait contre le dictateur ; les amis de César avaient eu l'imprudence de lui tresser des couronnes d'or ; avec un dévouement maladroit, ils répandaient le bruit que selon les oracles il fallait un roi pour dompter les Parthes dans la guerre qui se préparait, et ce roi, quel était-il? César. Quand les partis n'ont plus assez de force dans la société pour oser une lutte franche, il leur reste les attentats ; les plus exaltés dans le Sénat se ruèrent sur lui pour le frapper. César tomba comme Romulus enveloppé dans sa toge ; si le peuple l'idolâtrait comme un Dieu, beaucoup le méprisaient ; les légions gorgées d'or, même en le servant, raillaient ses mauvaises mœurs. Les vieux centurions, les tribuns chantaient des vers pleins

(1) Suétone dit : *Pronum et sumptuosum in libidines fuisse constans opinio est, plurimas que et illustres feminas corrupisse.*



d'allusions obscènes sur sa jeunesse prostituée : « César a soumis les Gaules et Nicomède a soumis César (1); cachez bien vos épouses, imprudents citoyens, nous vous amenons le chauve adultère (2).

Plus on relit le livre qu'on a intitulé les *Commentaires*, plus on doit se convaincre de la médiocrité des combinaisons militaires de César et de son génie politique. La véritable grande figure dans la guerre des gaules c'est Vercingétorix.

(1) *Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem,*
Ecce Cæsar nunc triumphat qui subegit Gallias :
Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem.

C'est une obscène allusion à la jeunesse dépravée de César.

(2) *Urbani, servate uxores, mœchum calvum adducimus.* César était chauve.



V

AUGUSTE. — MÉCÈNES. — LES POETES

[An de Rome 689-765, 14 de J.-C.]

V

La décadence de la constitution antique et des mœurs sévères de Rome avait favorisé la puissance suprême de César; le dictateur mort, l'esprit du peuple ne changea pas; Octave héritier de César et Antoine, son ami zélé, appartenaient tous deux à cette génération nouvelle élevée dans les idées de Lucrèce qui avait raillé les dieux, détruit le foyer domestique et transformé la famille romaine si régulière, si austère en multitude désordonnée; le peuple soulevé par Antoine proscrivit Brutus et Cassius, les représentants du vieux patriciat. Le

triumvirat versa du sang à flots, et au milieu de ces violences, jamais les idées de plaisir et de dissipation ne s'étaient plus répandues : la Grèce et l'Asie envoyaient les courtisanes les plus célèbres ; les théâtres partout s'élevaient à côté du cirque animé par les combats de bêtes féroces et des gladiateurs.

Du triumvirat sortit le pouvoir d'Auguste, victorieux à Actium : Octave n'avait pas été le moins cruel des triumvirs, la hache du licteur d'après ses ordres suprêmes n'avait cessé de frapper sénateurs, chevaliers, patriciens (1). Mais une fois salué empereur et son pouvoir raffermi, Auguste donna une direction énervante et toute pacifique à son pouvoir, il calma les esprits par les splendeurs du génie et des arts, il endormit la cité autrefois si agitée sur un lit de repos de pourpre et d'or, afin d'empêcher les regrets pour la république perdue. Il fut aidé dans cette pensée habile et réflechie par un esprit dévoué à la maison d'Octave et qui l'avait servi avec fidélité, Mécénes, d'une grande et

(1) Suétone *in August.* On remarquera que Jules César, Antoine et Octave frappèrent spécialement les sénateurs et les chevaliers qui avaient combattu et proscrit Catilina, témoin Cicéron. César voulait réhabiliter la mémoire de Catilina.

royale origine (1), capable d'ennoblir la mission et le pouvoir d'Auguste; après les guerres civiles où il s'était conduit avec vaillance, Mécènes s'était jeté dans les plaisirs avec délicatesse; il aimait les vers mélodieux, la douce voix des poëtes; pour rendre le repos à cette société fatiguée il fallait l'épuiser dans l'ivresse des fêtes; pour grandir et raffermir le règne d'Auguste il fallait l'environner de tous les arts de la paix : l'éclat harmonieux de la lyre des poëtes devait doucement apaiser la génération ardente.

Nulle époque n'avait été plus féconde en poëtes tendres et lascifs que les temps agités du triumvirat; le sénat était décimé, les meilleurs citoyens en fuite, la magistrature sans force, et chacun soupirait après la vie des champs; au milieu des solitudes on respirait plus à l'aise, on modulait des vers sur les pipeaux à l'ombre des hêtres, au murmure des cascatelles sur les bords de l'Arno et du Tibre. Le triomphe d'Oc-

(1) Mécènes descendait des rois de l'Étrurie, ce que ne manque pas de rappeler Horace dans ces deux vers si pleins d'adulation :

> Mæcenas, atavis edite regibus,
> O et præsidium et dulce decus meum!
> Horace, ode I.

tave avait désespéré les partis ; comme il ne restait aucune liberté politique, on se consolait dans les plaisirs de l'amphore, des courtisanes et des vers harmonieux : les poëtes latins Catulle, Virgile, Horace, Tibulle, Properce, Ovide, appartenaient tous aux temps des guerres civiles ; Catulle était mort avant la constitution du pouvoir d'Auguste ; républicain dévoué au Sénat, à côté de ses délicieuses modulations sur sa lyre amoureuse, il avait jeté de cruelles invectives à César. Ainsi, avant Auguste, les poëtes paraissaient dans la plénitude de leur génie ; l'empereur voulut leur donner une direction par la main de Mécènes ; il rendit le repos aux esprits, il créa cet état de calme et d'énervement politique, si favorable aux lettres. En échange de sa protection, Mécènes ne demandait aux poëtes que des distractions pour Rome, une certaine manière d'apaiser les opinions, et de détourner les cœurs et les âmes des mâles idées de la république tombée.

Virgile et Horace entrèrent pleinement dans cette voie avec l'éclat de leur génie, mais aussi avec une lâcheté d'adulation qui dépassa toute pudeur (1) ; Virgile, pasteur de Mantoue, avait

(1) Virgile s'était attiré les regards d'Auguste par ces

été dépouillé de ses champs paternels, de ses verts pâturages dans le violent partage des terres entre les vétérans, ordonné par Octave ; si donc on les lui restitue, ce n'est qu'un acte de justice, qu'un retour vers la légalité, et Virgile loue cet acte, le chante comme s'il recevait un don de la main des dieux : il veut servir avec dévouement la politique de l'empire ; autant qu'il est en lui, il détourne les esprits des agitations de la guerre, et désire les rattacher à la paisible culture des champs. Dans ses *Géorgiques, ses Bucoliques et ses Églogues*, il n'est pas un épisode qui ne soit une allusion au gouvernement d'Auguste, témoin la ruche des abeilles, où la reine aux ailes d'or gouverne sans opposition. Le poëte semble dire aux Romains que le meilleur gouvernement est celui qui reconnaît un maître, un roi ; et les bourdons, cette race ailée, inquiète et méchante, ne sont que ces républicains mécontents, ces sénateurs insubordonnés qui nient encore la puissance d'Auguste. La vie étrusque des champs est représentée par Virgile comme le bonheur

deux vers si abaissés d'éloge dans lesquels il comparait l'Empereur à Jupiter qui dissipait les nuages :

Nocte pluit tota, redeunt spectacula mane,
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

suprême : des libations agrestes à Pan, aux dieux Termes, aux lares domestiques et à Auguste, qui a fait ce repos, doivent seules occuper les citoyens romains, fatigués de guerre civile. Le siècle des pieux pasteurs du Latium, doit recommencer avec Astrée (1).

Le long poëme de l'*Enéide* est dominé par une seule et pieuse légende jetée aux pieds de la maison Augustale qui a son origine dans Anchise et Vénus. Ainsi, la source du pouvoir d'Auguste est toute divine; Rome est fille de Troïe. Enée a porté ses dieux et ses pénates en Italie; Virgile, en généalogiste habile, fait descendre Auguste des dieux de l'Olympe. Qui, désormais, oserait frapper cette tête sacrée? Pour le peu de terre qu'on lui avait rendu, Virgile prodiguait tout cet encens aux pieds de la statue d'Octave. Soit qu'Enée s'arrête à Carthage dans les bras de Didon, soit qu'il descende aux enfers (terrible représentation des mystères), la flamme céleste brille toujours au front d'Ascagne, et cette flamme héréditaire scintille aussi sur la tête d'Auguste, qu'une

(1) Quelques commentateurs voient même dans le combat des abeilles le symbole de la bataille d'Actium :

Spiculaque exacuunt rostris aptantque lacertos
Et circa regum atque ipsa ad prætoria densæ.

généalogie habilement retracée fait descendre d'Anchise, de Vénus et d'Enée (1).

Horace garde moins de pudeur encore dans ses éloges, parce qu'il avait plus à se faire pardonner ; un moment lié aux ennemis d'Octave dans les guerres civiles, il suivait le parti d'Antoine : aussi se fait-il gloire de son peu de courage dans le combat, car les dieux étaient contre lui ; il a jeté son bouclier, il a abandonné, en fuyant, le champ de bataille comme foudroyé par la présence d'Auguste ; c'est Mécènes qui a été son protecteur. « Qu'il veuille bien me compter parmi les maîtres de la lyre, s'écrie-t-il, et ma tête touchera le ciel. » « Daigne recevoir le nom de vengeur de César. » Puis il s'adresse à Auguste : « Ah ! demeure longtemps sur la terre pour le bonheur des Romains, et à la vue de nos crimes ne fuis pas indigné vers les cieux ; viens jouir des glorieux triomphes ; qu'il te soit doux d'être appelé le père de la patrie, et que le coursier du Mède ne foule pas impunément le sol de la terre, où tu commandes, César (2). »

« Il faut un chef au vaisseau de cette république battue par tant d'orages, s'écrie Horace ;

(1) At puer Ascanius cur nunc cognomen Juli ?...

(2) Neu sinas Medas æquitare inultos,
Te duce Cæsar. . . . .

cette république, le poëte la personnifie et la fait s'invectiver elle-même sous l'image de ce vaisseau : « Ne vois-tu pas tes flancs dépouillés de rames, ton mât demi brisé par le vent, sans cordages? Pourras-tu soutenir l'effort redoublé des vagues? pas une de tes voiles qui ne soit en lambeaux (1). » Le seul pilote qui peut la sauver, c'est Auguste.

Aussi, tant de poétiques efforts pour glorifier Auguste, devaient être payés par la protection du maître et les encouragements de Mécènes. Le fils, le descendant des rois, a daigné accepter un modeste repas chez Horace, dans sa petite villa; le poëte en est plein d'orgueil, et ses vers respirent la joie : « Cher Mécènes, tu boiras, dans de modestes coupes, un pauvre vin du Sabinum que j'ai moi-même cacheté dans une amphore grecque, le jour où tu reçus au théâtre les applaudissements répétés par les rives du fleuve de ta patrie, et par les joyeux échos du Vatican. »

Ce n'est pas seulement par cette adulation gracieuse, spirituelle, jetée à Mécènes, qu'Ho-

(1) C'est l'ode :

O navis, referent in mare te novi
Fluctus? o quid agis? fortiter occupa
Portum. . . . .

race sert la cause d'Auguste, c'est encore par l'esprit général de ses poésies qui apaisent et énervent la société; plus de soucis sur la politique et les peines du temps, l'existence est courte; l'ambition tourmente; la médiocrité est seule heureuse; il faut passer sa vie à s'oublier dans de vastes amphores, à vider la coupe remplie au milieu des paisibles retraites : « Maintenant il faut boire; maintenant il faut frapper la terre d'un pied aviné (1). » Sacrifier de jeunes génisses au vieux Pan, assaisonnées de quelques libations de lait pur aux nymphes et aux dieux Termes, pour qu'ils protégent les troupeaux, tresser des couronnes sur le front de la courtisane aimée, au doux murmure des eaux de la fontaine Blandusie, si bien ombragée de pins et d'ormeaux. Ainsi doit se passer la vie, et cette grande paresse des âmes, devait servir le système d'Auguste.

De tous les poëtes qui consacrèrent leur vie à la politique augustale, si Virgile et Horace

(1) C'est le sujet de l'ode :

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus. . . . .

La villa d'Horace existe dans la plus délicieuse situation, près les cascatelles de Tivoli. On peut encore en voir les débris que j'ai plusieurs fois visités dans mes voyages d'Italie.

furent les plus zélés, les pl s, pres-
qu'aucun n'échappa à cette ı le louer
le nouvel ordre de choses : le plus
faible, le plus abaissé de tou s souve-
nirs sanglants dans sa famille; son père, de l'ordre des chevaliers, avait été mis à mort sur l'autel de César par l'ordre d'Auguste. « Il faut qu'il meure » avait déclaré le dictateur inflexible, et ce deuil récent devait rester au cœur du poëte, et lui imposer surtout le respect de lui-même. Il n'en fut rien pourtant, et Properce ne mit aucune mesure dans ses adulations aux pieds d'Auguste : il tendit une main suppliante à Mécènes dans plus d'une élégie où le nom de Cinthie se trouve mêlé à celui de l'ami d'Octave (1), serviteur de sa politique.

Tibulle eut plus de dignité; dévoué au parti du vieux sénat et d'Antoine, dépouillé de son patrimoine, il lui eût suffi, pour rentrer dans sa fortune, d'imiter Horace ou Virgile et d'adresser quelques odes à Auguste, quelques ingénieu-

(1) Properce était né dans l'Ombrie l'an 702 de Rome, 52 ans avant J.-C. Son adulation pour Mécène était bien abaissée :

Quod mihi si tantum, Mæcenas, fata dedissent
Et possem heroas ducere in arma manus.
Properce, élégie I, liv. 2.

ses flatteries à Mécènes. Tibulle ne le fit pas, il aimait pourtant l'or, qui donne les plaisirs, les bacchantes, le vin qui pétille dans la coupe, la vie brillante et fêtée. Tibulle se retira dans une villa fleurie, débris de son patrimoine; il écrivait ses douces élégies entouré de pampre et de bui sacré : on accusa sa vie douce et molle de prodigalités ruineuses; les amis d'Auguste répandirent le bruit qu'il avait follement dissipé son bien dans les festins, les fêtes, et jeté sa fortune aux honteuses débauches. Les véritables causes de sa ruine avaient été la confiscation des riches terres de ses ancêtres, réparties entre les vétérans. Tibulle préféra la médiocre retraite de Tibur aux honneurs, aux richesses achetés au prix des lâchetés; il ne blâmait pas Horace, il conservait même avec lui une douce correspondance, sur le bonheur de la vie simple, oublieuse des grandeurs et des richesses du monde (1).

La conduite d'Auguste envers Ovide constatait que sa protection pour les lettres tenait plus à sa politique, à son orgueil, qu'à son

(1) Me mea paupertas, vitæ traducat inerti.
Dùm meus exiguo luceat igne focus;
Ipse seram teneras maturo tempore vites
Rusticus, et facili grandia poma manu.

goût pur et personnel. Ovide, un des plus ingénieux poëtes de cette société païenne, avait élevé le polythéisme à la hauteur d'une grande légende dans ses spirituelles *Métamorphoses;* tout-à-coup, sur l'ordre d'Auguste, Ovide fut exilé jusque dans la Thrace; ni les pleurs du poëte, ni les supplications de sa famille, ni les beaux vers de ses *Tristes*, ne purent toucher l'inflexible cœur d'Auguste; le poëte dut vivre et mourir dans les contrées les plus sombres, les plus sauvages. Nul scoliaste n'a pu pénétrer encore la cause de cet exil qui fut si dur, si cruel; Ovide avait pris part sans doute à quelques-unes de ces conjurations qui avaient menacé la vieillesse d'Auguste, en se mêlant aux sombres et adultères amours de Julie. Mécènes, ce conseiller modéré, spirituellement oublieux, n'existait plus. Auguste, livré à son instinct soupçonneux et cruel, ne pardonna jamais à Ovide (1).

(1) Je reviendrai sur les causes de l'exil d'Ovide, il n'y eut point de pitié pour lui, bien qu'il eût écrit une apothéose d'Auguste :

Oh pudet! et Getico scripsi sermone libellum
. . . .
Nam patris Augusti decus mortale fuisse
Corpus in ætherias numen abisse domus.

Il était impossible de porter l'adulation plus loin, et Auguste ne l'écouta pas!

Sous le pacifique gouvernement d'Auguste, la dépravation des mœurs s'étendit dans Rome. Après que l'empereur eut fermé le temple de Janus, il se fit un temps de repos et de paix profonde qui permit toutes les lascivités : Auguste même dans sa vieillesse réchauffait ses dernières années dans la débauche. L'empire c'était le monde ; la Grèce n'envoyait plus seule ses courtisanes élégantes ; il en venait d'Egypte, de la Syrie, du fond de l'Asie même, et celles-ci apportaient avec elle les mystères dépravés des bords du Nil, de l'Oronte et de l Euphrate : le culte de Vénus grandit dans ses corruptions, Rome eut ses grottes tapissées de fleurs et de verdure consacrée à des amours étranges : le culte syriaque parut dans ses processions du Phalus accompagné de mystères et du Dieu soleil, Mithra. La maison Augustale avait de sombres débauches, et ses filles étaient initiées aux voluptés de Vénus Αφροδιτη.

VI

LES FEMMES DE VIRGILE. — LES COURTISANES D'HORACE.

4.

VI

Si l'on suit avec attention les poëmes de Virgile aux vers mélodieux, aux pensées et aux épisodes monotones, on y remarquera un caractère chaste et presque sacerdotal ; le poëte de race étrusque, rappelle les anciennes coutumes, le culte des ancêtres avec un respect profond ; dans les *Églogues* et les *Bucoliques*, le dialogue se développe entre des pasteurs dévots aux dieux ; nulle courtisane n'y apparaît ; Diane la chaste, les nymphes, conservent un caractère divin et voilé ; aux pieds de la statue de Pan, des chœurs de jeunes filles tressent des couronnes, entrelacent des guirlandes ; tandis que sur l'autel agreste, fume le sang d'une génisse blanche

aux cornes dorées (1). *Les Géorgiques* forment un poëme didactique où les plus tendres épisodes se passent entre les jeunes hommes qui cultivent la campagne naguère partagée par les vétérans. Si les mœurs y sont outragées, ce n'est pas par les bacchantes.

L'Enéïde, l'œuvre capitale de Virgile, poëme historique et sacré, est un hymne continuel chanté en l'honneur de Jupiter, Junon, de Vénus surtout d'où est issue la race des Jules. Virgile ne fait intervenir que deux femmes dans son poëme : 1° Didon, reine de Carthage, n'est point une courtisane, mais une amante ardente comme le soleil d'Afrique, qui enlace de ses bras avec frénésie Enée, le fils d'Anchise ; elle s'immole désespérée sur le bûcher, image de la destruction de Carthage que Rome doit accomplir dans sa destinée ; 2° Lavinie est un personnage généalogique qui continue la filiation des dieux dans la race Augustale: mais ni Didon ni Lavinie n'ont le caractère de la Bacchante grecque ou de la courtisane romaine; toutes deux sont de race royale et leur amour con-

(1) Virgile n'est pas seulement un poëte, mais une sorte de pontife étrusque qui consulte toujours le culte des dieux :

Hoc metuens, cœli menses et sidera serva
Frigida Saturni sese quo stella receptet.

serve un caractère élevé, car elles touchent à la famille sacrée : elles en sont la source pure et la tête généalogique.

Il n'en est pas ainsi des courtisanes chéries d'Horace et qu'il célèbre sous le nom de Chloé, Glycère, Thyndaris, Lydie, Phyrra, Astérie, Néobule, Chloris, Galatée, Phyles, Lice, filles de la Grèce et de l'Asie, aimées par le poëte. On a supposé que ces noms étaient des créations idéalisées par Horace, une simple invocation aux muses ; il suffit de lire les chants d'amour et d'ivresse du poëte pour reconnaître et toucher le réalisme dans l'amour ; les noms invoqués par Horace sont des bacchantes, telles que les aimait la jeunesse de Rome, ces grecques d'une perfection divine qui dominaient en les ruinant les fils de famille, et que le poëte Lucrèce a poursuivies de ses invectives.

A Chloé, jeune fille d'un âge bien tendre, bien timide, Horace écrit une ode délicieuse : « Tu fuis ma présence, Chloé : comme le faon éperdu qui cherche sa mère sur les monts escarpés (1).

(1) Toutes ces courtisanes portent des noms grecs. Cette ode charmante est intitulée : *Ad Chloen.*

Vitas hinnuleo me similis, Chloë,
Quærenti pavidam montibus aviis
Matrem, non sine vano
Aurarum et silvæ metu.

Le souffle du vent à travers les arbres l'inquiète, le terrifie ; il frissonne à l'aspect du vert lézard qui rampe sous le buisson, ses genoux fléchissent et son cœur bat avec violence : suis-je un tigre ou un lion féroce qui veuille te dévorer ; ne cours plus ainsi sur les pas de ta mère ; l'âge des amours est venu. »

Oui, à ce frisson, qui passe dans l'âme du poëte, on voit que Chloé a existé, qu'elle a été aimée et qu'Horace n'a point créé une fiction. Glycère est une de ces courtisanes divines qui dominent et entraînent les cœurs sur leurs pas dans la voie sacrée. « Les désirs voluptueux et leur mère cruelle m'ordonnent de me redonner aux amours. Je les croyais finies pour moi et pourtant je brûle pour Glycère au teint blanc et pur comme le marbre de Paros ; j'adore jusqu'à ses charmants caprices et la vivacité voluptueuse de ses regards ; Vénus s'attache à moi toute entière et ma lyre n'a plus que des sons d'amour. Esclaves, posez sur cet autel de vert gazon, des fleurs parfumées et une coupe de vin pur ; le sang d'une victime désarmera la divinité. »

C'est encore une belle bacchante que Thyndaris ; Horace la provoque à un repas voluptueux :

« Oui, Thyndaris, les dieux me protégent ; ils aiment mon encens et mes vers ; accours auprès de moi jouir de tous les trésors de la campagne que l'abondance te versera de sa coupe féconde. Là, tu chanteras sur la lyre d'Anacréon ; là, sous l'ombrage, tu videras sans péril une coupe de Lesbos et les combats de Bacchus ne finiront pas comme ceux de Mars (1). Tu n'auras plus à craindre qu'un amant jaloux ose porter sur toi des mains brutales, arracher les fleurs de ta chevelure ou déchirer ton voile (2). »

La belle courtisane Lydie est délicieusement aimée d'Horace ; elle l'entraîne et le domine à ce point qu'il a jeté son bouclier et abandonné l'arène des combats. Et pourtant Lydie ne lui est pas fidèle ; elle lui préfère un barbare, Télèphe (3), et, le cœur flétri, Horace s'écrie : « Oh Lydie, pourquoi ne cesses-tu de louer

(1) Toutes les scènes d'amour, Horace les place dans sa villa ; c'était la coutume des Romains :

Hic innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbra ; nec semeleius
Cum Marte confundet Tyoneus
Prælia. . . . .

(2) Horace indique ici quelque brutalité intérieure auxquelles les courtisanes étaient exposées.

(3) Un blond Germain sans doute.

devant moi Télèphe, au cou de rose, aux épaules d'ivoire; la colère gronde en mon cœur, je rougis, je pâlis; une larme s'échappe de mes yeux humides et révèle les feux secrets qui me dévorent; je brûle quand je vois ton sein si blanc souillé dans les disputes de l'ivresse, ou tes lèvres déchirées par ses dents amoureuses; non, Lydie, si tu veux m'écouter, ne te fie plus au barbare dont les baisers déchirent cette bouche délicieuse où Vénus a répandu ses plus doux parfums (1). »

Bientôt la colère entraîne Horace; il prédit la vieillesse et le délaissement à Lydie qu'il aime : « Déjà les jeunes hommes viennent moins souvent frapper à tes fenêtres et troubler ton sommeil, ta porte est moins fréquemment ouverte, on n'entend plus répéter ces mots : Lydie, je meurs d'amour et tu dors. Bientôt flétrie et vieillie au coin d'une rue, abandonnée sous le frisonnement d'une nuit sombre et froide, tu subiras le mépris des plus vils amants; tu seras aiguillonnée par le désir comme une vieille cavale; mais la jeunesse souriante, n'aime que le myrte vert, elle abandonne

(1) . . . . Quæ Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit
Felices ter et amplius.

à l'Èbre, triste compagnon de l'hiver, la feuille desséchée (1). »

Ainsi était le châtiment des courtisanes trop légères pour s'attacher à un seul amant, ivres de désirs comme Horace jeunes, elles écoutent les amours de l'athlète du cirque, du chanteur de théâtre ou des beaux artistes couronnés de fleurs: il faut qu'elles se préservent de ces entraînements, si elles veulent être passionnément aimées. « O Astérie, prends garde de te montrer trop favorable à ton voisin Énipée. Il est vrai qu'aucun jeune homme ne monte mieux un cheval et ne traverse le Tibre en nageant avec plus d'adresse : ce soir ferme ta porte; inflexible, ne prête pas l'oreille aux sons de la flûte plaintive, et quand il t'appellerait cent fois cruelle, ne réponds pas. » Le poëte jaloux donne ce conseil à la courtisane chérie, afin qu'elle ménage sa beauté qui passe comme la fleur la plus rosée du soir au matin.

Il n'est pourtant pas bien sévère, Horace : il conseille aux jeunes filles les plaisirs amoureux et la coupe de Bacchus. « Je plains celles qui n'osent se livrer aux jeux de l'amour, et toujours

(1) . . . . . Non sine quæstu
Læta quod pubes hedera virenti
Gaudent pulla magis atque myrto.

pâles et tremblantes ne savent adoucir leurs peines dans le vin. O Niobulé, l'enfant aîlé te fait oublier les travaux de Minerve, pour le jeune Hébrus (1), plus beau à cheval que Bellérophon, et que nul n'a vaincu à la course; les épaules frottées d'huile, il se jette dans le Tibre à la nage; jamais sa flèche n'a manqué le cerf et il a frappé de son épieu le sanglier qui se cache sous la feuille épaisse. »

Les festins et l'amour, telle est la vie qu'Horace offre à Phillis, une autre de ses courtisanes aimées; il parle de son vieux vin avec enthousiasme, comme pour l'entraîner à l'amour : « Je conserve une amphore de vin d'Albe qui touche à sa dixième année; j'ai dans mon jardin, des feuilles pour te tresser une couronne et le cliquetis des coupes réjouit ma demeure. Viens, ô mes derniers amours! Après toi, je ne brûlerai pour aucune autre. Apprends des airs que me répétera ta voix adorée; les chants adoucissent les noirs chagrins (2). »

L'enthousiasme d'Horace pour la courtisane aimée ne l'empêche pas de revenir sur la triste

(1) Les commentateurs ont voulu voir ici un athlète juif ou syriaque dans Hébrus.

(2) Les courtisanes dansaient et chantaient en s'accompagnant de la lyre.

destinée de ces prêtresses de Vénus lorsque la vieillesse les touche de sa main osseuse avec les rides et les cheveux blancs. « Quand le temps redouble les années, cesse de jouer au milieu des jeunes filles, sombre nuage parmi les étoiles rayonnantes ; que ta fille comme une bacchante agitée par le bruit des timbales force la maison des jeunes hommes, qu'elle se joue autour d'eux comme une biche amoureuse ; toi, vieille, contente-toi de filer la laine sur le fuseau, abandonne la lyre, les roses et les joyeux festins où l'on vide les tonneaux jusqu'à la lie. »

Horace se complaît à manifester cette colère contre les vieilles courtisanes ; vengeance souvent irritée, souvenir de quelque trahison quand elles étaient jeunes et charmantes : « Lycée, te voilà vieillie, et tu veux paraître avec les grâces de la jeunesse (1) ; tu joues, tu bois sans pudeur, et, d'une voix chevrotante, tu provoques les désirs, c'est en vain ; l'amour fuit loin de toi ; il dédaigne les branches de l'arbre desséché : ni

(1) Est mihi nonum superantis annum
Plenus Albani cadus : est in horto,
Phylli, nectendis apium coronis

Vis formosa videri
Ludisque, et bibis impudens,
Et cantu tremelo pota Cupidinem
Lentum sollicitas.

la pourpre de Cos, ni les perles brillantes ne te rendront les années que le temps rapide a emportées; les dieux te laisseront vivre autant que la corneille centenaire, pour offrir aux ris moqueurs un flambeau de jeunesse dont il n'est resté que la cendre (1).

La jeunesse seule doit chanter les hymnes éternels à Vénus, à Bacchus, les douces divinités de la vie; et Horace s'y consacre : « O Vénus, reine de Gnide et Paphos, abandonne Chypre, ton île chérie; viens dans la demeure de Glycère où brûle l'encens le plus pur; qu'avec toi accourent l'amour ardent, les grâces ses compagnes qui dénouent leur ceinture, les Nymphes, Mercure et la jeunesse qui n'a des charmes qu'avec toi...... Reine des amours, touche de ton fouet l'altière Chloé. Vénus, tu me déclares de nouveau la guerre, mais, je t'en supplie, je n'ai plus la force de la soutenir. »

Dans cette tristesse de l'amour, l'amphore pleine des vins de Chio et de Salerne vient consoler le poëte : « Vieille amphore (2), tu fais aux caractères les plus rigides une douce vio-

(1) La plupart de ces odes suaves étaient chantées dans un rythme mélodieux.

(2) Les amphores qu'on a trouvées à Pompéïa tenaient à peu près deux litres; elles étaient bouchées avec du plâtre et le vin s'est réduit en poussière.

lence ; tu dévoiles en te jouant les secrètes pensées du sage, tu réveilles le courage dans les cœurs abattus ; avec toi le pauvre lève la tête et ne craint ni la colère des rois ni les épées ! O mon amphore, que la riante Vénus, les Grâces toujours unies et le dieu du plaisir, te fassent durer à la clarté des flambeaux jusqu'à l'heure où Phébus vient chasser les étoiles du ciel (1).

« Evoé ! J'ai vu Bacchus sur des rochers sauvages ; les nymphes l'entouraient et les satyres aux pieds de chèvre dressaient leurs oreilles. Evoé… Tu dompteras les fleuves, tu apaiseras les mers de l'Asie. Dieu du vin, sur les monts solitaires tu bondis avec les bacchantes, et tu enlaces sans péril à ta chevelure les serpents dociles à ta voix (2). » Aux yeux de l'antiquité, Bacchus était le grand dompteur de la création.

(1) L'ode *ad Amphoram* est une des plus charmantes créations d'Horace :

Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro ; tu sapientium
Curas et arcanum jocoso…
. . . .
Tu spem reducis mentibus anxiis
Viresque. . . . .

(2) Le poëte reproduit, dans cette ode, le tableau des Bacchanales telles qu'on les retrouve sur les bas-reliefs antiques.

Tel est l'esprit ravissant et oublieux des odes d'Horace. En entraînant la société romaine dans ce doux énervement, le poëte, je le répète, servait la politique d'Auguste ; il fallait attiédir, apaiser les âmes, les assouplir au pouvoir nouveau et absolu, enlever les esprits à la République austère, aux souvenirs du vieux sénat : Auguste et Mécènes comprirent la mission d'Horace. De là, cette protection éclatante dont ils le couvrirent comme d'un manteau de pourpre et d'or ; les citoyens tels que les façonnait Horace n'étaient pas difficiles à gouverner, et rarement on conspire la coupe en main, et le cœur doucement bercé par la molesse.

V

CATULLE ET LESBIE.

VII

Avec la même langue harmonieuse que Virgile, avec plus de licence et de lascivité dans les images, Catulle, à travers tous les abaissements de Rome, conserva un caractère de dignité et de fierté politique ; il n'était pas issu, comme les deux poëtes laudateurs d'Auguste, de colons ou d'affranchis, mais d'une des grandes races du patriciat mêlée aux querelles du sénat et de César. Les écrits du poëte se ressentaient de ces souvenirs. Catulle osa invectiver le tout-puissant dictateur. « César a perdu toute retenue, toute pudeur, toute vertu,

5

et maintenant, comme un blanche colombe ou un Adonis, cet homme se promène de couche en couche ! » Dans son dédain railleur, Catulle s'écrie : « Je ne cherche pas à te plaire, César, ni à savoir si tu es blanc ou noir (1). » Expressions hautaines, jetées comme un mépris à celui devant qui tous se prosternaient.

Ce que loue Catulle, c'est la vieille société du patriciat, ses rites, ses coutumes. Rome en possédait encore quelques débris dans les grandes familles vivant au foyer des antiques mœurs. Catulle en célèbre les événements domestiques avec un soin extrême : les mariages, les naissances. Ainsi, dans ses épithalames, Catulle fait intervenir l'Olympe et les dieux, qui se mêlent à tous les actes des races patriciennes. Les enfants de deux grandes familles se marient : Manlius épouse Julia. « O dieu de l'hyménée, couronne ton front de fleurs et de marjolaines odorantes, prends ton voile, mets à tes pieds, blancs comme neige, le cothurne d'or, et viens parmi nous... Semblable à Vénus devant le berger phrygien, Julia s'unit

(1) Catulle a fait des vers encore plus hardis contre César et qu'on ne peut traduire.

Pulchre convenit improbis cinædis
Numurræ Pathicoque Cæsarique.

à Manlius, et les plus heureux auspices sourient à cet hymen (1). »

L'enthousiasme de Catulle s'épanouit en pleine liberté, à l'aspect des rites du mariage patricien célébré sous les images des ancêtres ; heureux événement pour le poëte ; car il aime le sénat, les anciennes institutions, et même, dans ses égarements de jeune homme, Catulle n'oublie jamais la grandeur et la fierté de son origine étrusque mêlée au sang d'Enée, le fils d'Anchise et de Vénus. Il aimait aussi une courtisane, qu'il rendit immortelle par ses vers. Lesbie, comme le dit son nom, grecque d'origine, appartenait à cette famille de modèles athéniens qui, comme une troupe de belles colombes, s'étaient abattues sur le temple de Cypris ; leur palais était élégant, abrité du soleil par de beaux arbres, des rideaux de soie et de pourpre : toujours richement parées, ces filles admirables, ces bacchantes de Chio avaient des caprices, celle-ci pour des fleurs rares, celle-là pour les oiseaux au plumage de mille couleurs. C'est au passereau de Lesbie que Catulle s'adresse pour envier son sort si tendre, si doux: « Moineau, délices de ma maîtresse, toi qui joues avec elle,

(1) C'était la fleur des mariées comme l'oranger de nos jours. — Carmen LXI in Nuptias Juliæ et Manlii.



toi qu'elle cache dans son sein, qu'elle agace de son doigt et dont elle provoque la morsure, que ne puis-je jouer avec toi et rendre moins lourds les chagrins qui m'oppressent. Ces jeux me seraient aussi doux que le furent ceux de la pomme d'or à Atalante et qui firent tomber la ceinture virginale de la jeune fille (1). »

Cet oiseau, Lesbie l'aimait avec ardeur : « il sautillait sur elle ; son doux caquetage l'enchantait. Hélas ! rien ne dure dans le monde, tout est soumis à la mort ! Pleurez, grâces, amours, et vous tous qui avez le privilége de la beauté ! il n'est plus, le moineau de Lesbie, ses vraies délices, et qu'elle aimait plus que ses yeux ; il était si prodigue de caresses ; il accourait à la voix de sa maîtresse, comme une jeune fille vers sa mère, sautillant autour d'elle ; il la charmait par son gazouillement. Et maintenant, il est passé sur le sombre rivage (2). Sois maudite, nuit fatale du Ténare, qui engloutis

(1) Passer, deliciæ meæ puellæ,
Quicum ludere, quem in sinu tenere,
Qui primum digitum dare adpetenti,
Et acris solet incitare morsus.

(2) Lugete, o Veneres, Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum !
Passer mortuus meæ puellæ,
Passer, deliciæ meæ puellæ,..

sous tes ombres tout ce qui est beau ! Il était si gracieux, le moineau de Lesbie. Ta mort, pauvre petit, a gonflé les yeux de ma maîtresse tout rougis de larmes. »

Cependant, à travers ses douleurs, l'amour et la jeunesse restaient à Lesbie, et, avec ces heureux priviléges, l'existence est douce. « Vivons et aimons-nous, ma Lesbie ! que les murmures d'une vieillesse grondeuse n'empêchent pas nos joies ; la lumière est fugitive, et nous dormirons bientôt dans la nuit éternelle ; donne-moi mille baisers, puis mille et encore une fois mille et encore une fois cent, et il y en aura tant de donnés, tant d'entremêlés, que nul ne pourra en savoir le nombre... Il est l'égal d'un dieu, celui qui, assis auprès de toi, t'entend toujours et te voit doucement lui sourire. J'oublie tout, un feu subtil glisse dans mes veines et mes yeux se couvrent d'un voile épais. »

La tendre Lesbie, la courtisane aimée dont les baisers brûlants portaient l'ivresse dans le cœur de Catulle ne mérita bientôt que sa colère et son mépris. Comme les autres bacchantes, Lesbie sacrifiait sur plusieurs autels ; le poëte s'en plaint tristement et se livre aux invectives d'un amant outragé : « Ma Lesbie, cette Lesbie tant adorée, maintenant n'est plus qu'une

femme éhontée qui appelle aux coins des rues et des carrefours les magnanimes descendants de Rémus (1). »

La colère seule dictait ces invectives ardentes d'un cœur enthousiaste ; car Lesbie lui avait juré qu'elle ne lui préférerait pas même Jupiter. Pourquoi se fier à une femme? toutes ne trompent-elles pas? « Je ne pourrai jamais plus l'estimer, deviendrait-elle la plus chaste des matrones, et je ne pourrai cesser de l'aimer, resterait-elle une vile prostituée ! » Lesbie était si belle, si gracieuse, que nulle femme ne pouvait lui être comparée. « Quintia est belle ; elle est blanche, grande et admirablement faite, mais elle n'a ni grâce, ni attrait ravissant; tandis que Lesbie, si parfaite, réunit en elle toutes les perfections. » Pauvre Catulle, toujours amoureux, que va t-il devenir sans Lesbie? Il n'a plus de joie, plus de plaisir, sa verve de poëte même l'abandonne et les muses délaissent les amants malheureux. Cette passion effrénée, cet amour ardent, Catulle le consacre

(1) Catulle adresse ces vers à Cœlius son ami :

Cœli, Lesbia nostra, Lesbia illa,
Illa Lesbia, quam Catullus unam
Plus quam se, atque suos amavit omnes
Nunc in quadriviis et angiportis
Glubit magnanimos Remi nepotes.

à une courtisane effrontée provoquant les amours de tous ; le monde païen se faisait peu d'idées de pureté, de chasteté ; le polythéïsme divinisait même l'adultère ; Vénus sans voile était l'âme du monde ; la maîtresse trompait son amant, et celui-ci la reprenait encore toute chaude des baisers de la foule. Ainsi, Catulle est ivre de joie de ce que sa maîtresse est retournée vers lui. « Il m'est plus précieux que l'or que tu reviennes dans les bras de celui qui te désire. Oh ! jour qu'il faut marquer du caillou le plus blanc ; nul n'est plus heureux que moi, c'est la vie que tu me rends. » Catulle a essayé des plus belles courtisanes ; toutes réunies, ne valent pas Lesbie, ses grâces, ses attraits. On lui a offert une autre bacchante adorée de tous : le poëte la trouve laide et d'un trop grand prix. « La voyez-vous, cette fille qu'on se passe et qu'on se repasse, me demander dix mille sesterces avec ce nez ; la folle ne se rend pas compte de ce qu'elle est. On te compare à ma Lesbie ! Siècle ignorant, grossier et insensé ! »

(1) Catulle a fait de bien libres et joyeux vers : *de Inconstantia feminei amoris.*

Nulli se dicit mulier mea nubere malle,
Quam mihi ; non si se Jupiter ipse petat,
Dicit: sed mulier cupido quod dicit amanti
In vento, et rapida scribere oportet aqua.

Catulle se traîne une fois encore aux pieds de Lesbie ; il lui adresse ses hymnes d'amour ; toutes les élégies du poëte sont pleines de ce nom. Le temps où vivait Catulle, tout de luttes et de guerres civiles, favorisait la licence patricienne. Catilina, César, Pompée, ces grands corrompus se permettaient tous les vices ; il ne faut donc pas s'étonner de la licence effrénée de Catulle ; il s'exprimait en vers comme Suétone en prose, sans déguisement, sans retenue. Ces vices, qui nous paraissent étranges, étaient familiers à cette génération de Rome qui, pour saluer l'empire, avait besoin de s'oublier elle-même. Une courtisane inspirait un amour tendre, passionné, comme la plus pure des vierges. La langue de Catulle était pleine d'ardentes expressions et de gracieux tableaux.

« Pressant contre son sein palpitant Acmé ses amours (1), Septimius lui disait : « Mon Acmé, si je ne t'aime éperdument jusqu'au dernier soupir, autant qu'un amant peut aimer sa maîtresse, que je sois exposé à la dent du

(1) Ces vers si charmants d'Acmé et de Septimo débutent ainsi :

> Acmen Septimius suos amores
> Tenens in gremio : « Mea, inquit, Acme
> Ni te perdite amo, atque amare porro
> Omnes sum assidue paratus annos... »

lion dans le désert de la Lybie. » Septimius dit ces paroles, et l'amour accueillit ses serments. Alors Acmé, doucement inclinée sur ses épaules et pressant de ses lèvres de rose les yeux de son amant : « Qu'il en soit ainsi, mon cher Septimius, ma vie ; ne servons qu'un seul Dieu jusqu'à la mort ; le sang qui coule dans mes veines est aussi ardent que le tien. » Elle dit ces paroles, et l'amour, jusque-là hostile à ses vœux, accueillit son serment et s'envola en battant des ailes. »

Ces sentiments si suaves, si doux, ces serments d'une tendresse ineffable peuvent-ils s'appliquer aux baisers vulgaires d'une courtisane et n'y avait-il pas deux mondes pour Catulle ? Né au sein du vieux patriciat, il se fait le pieux interprête des solennités de la famille romaine ; il chante les noces en la forme antique dans ses épîthalames, et les chastes unions font contraste aux lascifs amours de Lesbie. Catulle invoque Diane aussi bien que Vénus, Diane qu'invoquent les jeunes filles et les jeunes garçons purs encore de tout amour (1). Diane n'est-elle pas une des divinités adorées

(1) Dianæ sumus in fide
Puellæ, et pueri integri ;
Dianam, pueri integri
Puellæ que, canamus.

par les vierges du patriciat ? Catulle mourut en gardant ces traditions, en brûlant cet encens sur les autels des divinités du foyer d'Anchise et d'Enée : c'est le poëte des traditions sacrées; il ne les prostitua pas aux pieds de César.

VIII

PROPERCE ET CYNTHIE. — TIBULLE ET DÉLIE.

VIII

Si autour d'Horace, de Catulle se groupent, comme un chœur des Grâces, les jeunes filles charmantes et aimées, Glycère, Lydie, Chloris, Galathée, Lesbie, — Properce n'a qu'une seule maîtresse chérie à laquelle sont adressées ses plaintives élégies avec une douce et persévérante fidélité. Cynthie est blonde, ses doigts sont effilés et sa taille élancée (1) : « Déesse qui sur le sommet de l'Ida avez dépouillé vos vêtements aux yeux d'un berger, cédez la pomme à Cynthie ! »

(1) C'est Properce lui-même qui nous l'apprend :
Fulva coma est, longæque manus, et maxima toto
Corpore.

Folle de richesses, capricieuse dans ses goûts, trompeuse dans ses légèretés, Cynthie ne se distinguait pas des autres courtisanes. Properce l'avait connue dans une nuit de débauche: le pas ivre et chancelant à la suite de nombreuses libations à Bacchus, avec peine il avait pu atteindre le lit de repos où la courtisane était voluptueusement couchée (1). Cynthie, délicieuse et coquette, prenait un soin délicat de sa parure jusqu'à en désespérer le poëte amoureux qui la voudrait plus simple. « Pourquoi surcharger d'ornements ta blonde chevelure? pourquoi cette myrrhe de l'Oronte que tu répands sur ta tête? pourquoi faire jouer les plis de cette robe légère, tissée dans l'île de Cos? Crois-moi, tu es trop belle pour recourir à de tels artifices: l'amour est nu, il n'aime pas le vain prestige des vêtements; les beaux fronts ne doivent pas disparaître sous le poids des pierreries : on arracherait plutôt le cœur de la courtisane, que sa parure; elle a besoin de plaire, de se montrer sous sa thiare d'or. »

Ainsi coquette et richement parée, Cynthie aime à voyager; elle veut visiter l'Illyrie avec un riche prêteur son amant qui la couvre de millions de sesterces. Le poëte s'en alarme : « Cynthie,

(1) Properce, liv. 3.

qu'as-tu fait de ta raison de ta tendresse ? Properce est-il pour toi assez peu de chose pour que tu lui préfères les fatigues d'un voyage dans la froide Illyrie. Tu l'aimes donc bien cet inconnu, pour que tu ailles où te poussent les vents? auras-tu la force d'entendre les murmures d'une mer irritée? avec des pieds si tendres comment marcheras-tu sur la glace (1)?

Plus tard, effrayée du voyage, Cynthie s'est arrêtée à Baïes près du cap Misène. A-t-elle gardé dans sa course rapide une pensée pour Properce? Quelle place lui reste-t-il en son cœur? « Peut-être en ce moment, dit le poëte, un rival heureux exige que j'efface ton nom de mes vers; j'aimerais mieux te suivre sur une barque légère fendant l'onde de tes rames effilées, que de te voir prêter l'oreille à des propos amoureux et séducteurs? »

Cynthie possède tous les talents, les indicibles charmes des prêtresses de Vénus : ce que Properce admire, ce n'est point encore son front si pur, plus blanc que le lys, semblable à une rose surnageant sur un bain de lait; ce ne sont pas ses longs cheveux ondoyants autour de son cou d'ivoire, ni ses beaux yeux, astres de la vie,

(1) Tune igitur demens, nec te mea cura moratur ?
An tibi sum gelida vilior Illyria?...

ni sa brillante jeunesse. Ce que Properce applaudit surtout, c'est qu'après avoir vidé la coupe de Bacchus, elle danse comme la reine des bacchantes et qu'elle chante les plus doux airs sur la lyre, rivale des muses (1). »

Si Cynthie possédait tous les arts des courtisanes de Rome, elle en avait le caractère léger, inconstant, intéressé surtout. Properce, amant trompé si souvent, jette presque des imprécations sur ses débauches : « Il est donc vrai, Cynthie, que ton nom scandalise Rome : pouvais-je m'attendre à un tel outrage (2) ? perfide, je me vengerai ! Corinthe vit-elle jamais, dans la maison de la courtisane Laïs, une telle affluence de visiteurs ? Fut-il jadis une cour plus assidue aux pieds de Thaïs ? Phryné qui eut la gloire de relever Thèbes de ses ruines eut-elle plus d'amants que toi, Cynthie (3) ? On dirait que tu

(1) Properce fait ici le portrait de toutes les grâces de la courtisane accomplie qui devait posséder le chant, la danse, les arts et même la peinture.

Et quantum, Œolio quum tentat carmina plectro,
Par Aganippeæ ludere docta lyræ.

(2) Hoc verum est, tota te ferre, Cynthia, Roma,
Et non ignota vivere nequitia?

(3) Non ita complebant Ephyreæ Laidos ædes
Ad cujus jacuit Græciæ tota fores.

Pour la courtisane Phryne, on peut consulter mon livre sur *Aspasie*.

as peur de manquer de baisers! Qu'il est facile à une femme d'ourdir le mensonge et la ruse! Dans cet art perfide elles excellent toujours et réussissent infailliblement.

L'amant préféré de Cynthie était un préteur riche, presqu'étranger à Rome et revenu de l'Illyrie. Properce exhale contre lui sa fureur et sa raillerie haineuse : « Pourquoi ce barbare n'a-t-il pas laissé sa vie au milieu des rochers d'une mer irritée? Oh! Neptune que de sacrifices ne t'aurais-je pas alors offert? Maintenant qu'il préside aux festins de Cynthie, sa porte est ouverte à tous, excepté à moi. Ne quitte pas d'un moment la riche moisson, Cynthie, que tu as sous ta main ; tond la brebis imbécile, de toute l'épaisseur de sa toison, si bien que bientôt ruiné lorsqu'il pleurera sa fortune dissipée, chasse-le pour qu'il retourne en Illyrie en refaire une autre. Cynthie, tu ne fais aucun cas des faisceaux et des dignités, c'est la bourse que tu cherches avec une rapacité heureuse. Crainte de le perdre et qu'il ne porte aux pieds d'une autre ses amours dorés, garde-le pour le ruiner d'une façon inexorable. »

Elle était pleine de caprices, la courtisane aimée : « Cynthie veut que je lui donne un éventail fait de la queue magnifique d'un paon,

des dés d'ivoire, et ces mille petits objets d'art qui brillent le long de la voie Sacrée. » Ces dépenses, Properce les ferait sans regret, mais enfin il se lasse d'être le jouet d'une maîtresse perfide qui le trompe à chaque heure du jour et de la nuit. Dans les tristesses de cette déception Properce veut secouer toutes les liaisons sérieuses et exclusives ; il ne trouvera douces désormais que les passagères passions d'amour. « Combien je préfère la femme qui marche la robe entrouverte et balaye incessamment le pavé de la voie Sacrée ; elle craint de faire attendre les amants ; avec elle jamais de refus (1) ; elle ne te dira pas : je tremble de peur ; hâte-toi de te lever, mon mari revient aujourd'hui de la campagne ; les femmes faciles seules me captivent, et peu importe qu'elles viennent de l'Euphrate ou de l'Orient ; arrière de moi, les adultères dans les couches pudiques ; je ne veux plus aimer sérieusement, c'est s'imposer des chaînes. »

Pour se défendre de tout joug amoureux, le poëte qui se plaît à courir après les plus faciles des courtisanes, descend dans un de ces lupanars éclairés de lampes aux lumières douteuses ;

(1) An sæpe immundo sacra conteritur via sacra
Nec sinit esse moram si quis adire velit.

placé entre deux baladines, couvert de feuilles de roses, au son de la lyre, à ses pieds un nain bouffon enfle ses pipeaux rustiques. Cynthie vient le trouver dans ce triste sanctuaire de l'amour immonde, elle ne lui laisse pas même le repos et la joie des plaisirs faciles. Cynthie furieuse de jalousie, ardente comme une lionne, se jette sur le poëte, le déchire de ses ongles et lui fait des morsures jusque sur le cou. Properce consacra des vers railleurs à la description de cette scène avinée et cynique (1). Telle était Rome sous Auguste. L'amour s'y présentait sous les traits d'une bacchante échevelée agitant le thyrse des dionysies.

Les doux sons de la flûte de cristal aux fêtes d'Apollon peuvent seuls se comparer aux vers suaves de Tibulle; il règne, dans ses élégies, une tendre mélancolie qu'on s'explique à peine quand on voit que ces vers s'adressent à ces femmes d'amour public, qui dénouent leur ceinture à tous vents; Délie, Némesis, Sulpicie ! Tibulle avoue comme Properce la triste préférence qu'elles donnent à l'argent sur l'esprit, le cœur et la beauté ; nulle pitié pour celui qui les aime sincérement. Aussi dans son indigna-

(1) C'est le Carmen VIII qui porte ce titre : « *Propertius furtivis in amoribus, captus a Cynthia.* »

tion Tibulle se propose d'employer tous les moyens d'acquérir les mille sesterces : « Puisque ce sont les riches qui plaisent, je veux que la rapine m'enrichisse (1), afin que Délie puisse attacher à ses pas ces esclaves que le soleil de l'Inde a brûlés, que l'Afrique la pare de son rouge et Tyr de sa pourpre. » Riche n'importe comment, il sera aimé !

Noble poëte, il s'était imaginé que les beaux vers, les sentiments tendres lui ouvriraient les portes de sa maîtresse : «Fuyez, muses consternées, fuyez ! vous n'avez pas ce pouvoir ; il me faudra, continue Tibulle, m'enrichir même par le meurtre et le crime ; je dois amasser des trésors si je veux trouver ouverte la porte de ma maîtresse; je ravirai même les riches offrandes suspendues aux temples sacrés et Vénus sera la première dont je profanerai les autels. Qu'il périsse celui qui trouva la verte émeraude et sut peindre, avec la pourpre de Tyr, la blanche neige des toisons; car il a fait naître dans les cœurs les tristes feux de la Cupidité; il faut maintenant aux jeunes filles les fins tissus de Cos et la brillante coquille de la mer Rouge; voilà ce qui a perverti les femmes. Vous pré-

(1) At mihi per cædem et facinus sunt dona paranda,
Nec jaceram clausam flebilis ante domum.

sentez-vous les mains pleines d'or, les gardiens sont vaincus, les verrous tombent et le chien même se tait ! Hélas ! celui des dieux qui a inspiré la cupidité a fait de l'amour une infamie (1). »

Ces éternelles imprécations contre la richesse touchaient peu le cœur des courtisanes adorées par les patriciens de Rome. Les mœurs dépravées de la monarchie d'Auguste créaient la puissance de l'or et la faveur du luxe ; le pauvre poëte offrait en vain ses vers ; pour les faire accepter de sa belle maîtresse, pour se faire lire de Nerée, il dut les envelopper dans des tablettes ornées d'un riche fermoir brillant d'or et de pierreries. Une fois Tibulle invite Nerée à partager ses plaisirs rustiques ; pour elle il versera ses vins les plus antiques dans la coupe grecque. La bacchante préfère traîner sa robe à Rome sous les portiques : a côté de la voie Sacrée se tiennent groupées ces femmes faciles. et parmi elles on peut faire un choix. Tibulle n'a pas pu se résoudre à cette liberté : « Je trouve à Rome l'esclavage et le joug ; j'y cours et

(1) Hæc facere malas ; hinc clavem janua sensit
Si cœpit custos liminis esse canes
Sed si prætium si grande feras custodia victa est
Nec prohibent claves et canis, ipse tacet.

pourtant elle est bien dure, la servitude qu'on m'impose? Quel crime ai-je commis pour brûler ainsi? Le jour m'est amer et l'ombre de la nuit plus triste encore; mes élégies, ces vers qu'Apollon m'inspire, tout est vain désormais; de l'or! voilà ce qu'exige sa main toujours ouverte. » Tibulle ne l'accuse pas seule de cette honteuse et triste cupidité. C'est l'entremetteuse Phryné qui en est coupable. « Souvent lorsque j'implore Nerée sur le seuil de sa porte, et que j'entends la douce voix de ma maîtresse, Phryné me dit impitoyablement qu'elle est sortie, et quand je réclame la nuit qui m'est promise, Phryné me répond que ma maîtresse est souffrante ou qu'elle a eu un mauvais présage (1). » Aussi le tendre amour de Tibulle s'égare dans une malédiction jetée aux Bacchantes: le poëte cherche au cliquetis des amphores l'oubli de ses vives amours: il s'adresse à Bacchus dans un hymne solennel: « Viens, riant Bacchus, à mon aide, et que le lierre couronne ta tête; apporte à ma douleur un remède qui la dissipe; que l'amour tombe vaincu devant toi. Escla-

(1) Sæpe ego quam dominæ dulcis a limine duro
Agnosco voces, hæc negat esse domi
Sæpe ubi nox promissa mihi est, languire puellam
Nuntiat, aut aliquas extimuisse minas.

ves, que les coupes se remplissent d'un vin généreux et que ta main inclinée verse le Salerne ; Bacchus rend le cœur riche, il dompte les tigres de l'Arménie et apaise les lionnes à la crinière fauve (1). Je ne veux pas, s'il plaît à ma maîtresse volage de quitter notre table pour le lit d'un rival inconnu, je ne veux pas pour cela pousser des soupirs. Esclave, que le vin coule encore à flots pressés. Il y a longtemps que j'aurais dû arroser ma tête de parfums de la Syrie et ceindre mon front de guirlandes de fleurs.»

Quand la plaie est profonde, le vin même versé à grands flots ne fait rien oublier ; Nérée est aimée ardemment par le poëte qui veut l'arracher à la sordide influence de Phryné l'entremetteuse. « Secoue, s'écrie-t-il, les liens d'une avide suborneuse ; l'intérêt altère tout amour pur ; l'amant seul est digne de toi. Tu le verras le premier te prouver sa tendresse et se fixer à tes côtés ; l'amant pauvre guidera tes pas furtifs chez tes amies et détachera lui-même de ton pied d'albâtre, les liens qui

(1) . . . . Ille ferocem
Contridit et dominæ misit in arbitrium.
Armenias tigres et fulvas ille lænas
Vicit, et indomitis mollia corda dedit.

l'emprisonnent; hélas ! mes chants sont stériles; insensible à mes plaintes, ta porte ne s'ouvre pas, c'est la main pleine d'or qu'il faut y frapper (1), il faut en avoir à tout prix. »

L'éternelle loi de la courtisane était donc la richesse, l'or, les pierres précieuses; mais une singularité de cette civilisation romaine c'est que les poëtes, ces fins esprits de délicatesse célèbrent, je le répète, comme des maîtresses divines et aimées, les femmes qui étaient à tous et à l'enchère de la fortune. C'est qu'à Rome, comme dans la Grèce antique, le beau était placé au-dessus de la vertu même; il avait son culte : on n'avait pas une idée exacte de la chasteté, de la pudeur. Une femme était comme une statue, chef-d'œuvre du génie, qui recevait les hommages de tous et que tout acheteur pouvait se procurer en y mettant un haut prix : le beau ne cessait pas d'être admiré parce qu'il était la propriété commune.

(1) Sous les empereurs, le prix de la possession d'une courtisane s'élevait jusqu'à cinq ou six mille sesterces : quelques-unes étaient follement riches; et c'est là ce qu'avait produit le siècle d'Auguste.

X

LA MAISON D'AUGUSTE. — L'ART D'AIMER D'OVIDE.

IX

Cette licence dans les habitudes, ces débordements de mauvaises mœurs, fatalement développées dans les orgies sanglantes des guerres civiles, étaient arrivés à tous les excès sous Octave. Une des habiletés, ou si l'on aime mieux une des nécessités du pouvoir absolu, c'est d'être fort indulgent pour les mœurs privées de la société et les oublis de la famille; comme le despotisme a beaucoup à se faire pardonner dans ses violences et ses répressions politiques, il laisse le peuple doucement dans l'ivresse des plaisirs, car l'énervement des âmes est nécessaire à ses

desseins. Ainsi avait été César dictateur. Auguste, à son exemple, ferma les yeux sur les grandes bacchanales de Rome, envahie par les prêtresses syriennes de Vénus, de Cybèle et des mystères d'Adonis.

Auguste, moins effronté que César dans le vice, ne pouvait être un réformateur: si sa parole était grave, si quelques-unes de ses lois étaient marquées d'un désir fortement éprouvé de reconstituer la famille romaine (par exemple la loi contre le célibat), on savait qu'il avait peu de respect pour le mariage, et que, comme César, il méritait le titre de débauché (1) : « Ses amis ne nient point, dit Suétone, qu'il n'ait commis beaucoup d'adultères (2). » Antoine lui écrivait : « Je parie qu'au moment où vous lirez cette lettre, vous avez déjà aimé Tertulla, Térentilla ou Salvia. Qu'importe en quel lieu et pour quelle femme vous vous sentez des désirs, vous voulez passer votre fantaisie. » Avec l'âge il fut surtout épris des jeunes filles (3), et

(1) Les accusations les plus osées étaient dirigées contre Auguste, comme elles l'avaient été contre César.

Videns ut cinædus orbem digito temperat?

(2) Adulteri aquidem exercuisse, neamici quidem negant.

(3) *Postea, quoque, ut ferunt, ad vitiendas virgines promptior quæ sibi undique, etiam ab uxore, conquirerentur* (Suétone).

on lui en recherchait de tout côté, même sa femme. Suétone, qui aime à s'arrêter sur ces détails intimes de la maison augustale, ne s'étonne, ni ne s'indigne de ces licencieux tableaux de la vie impériale : « Auguste avait eu, de sa première femme Scribonia, une fille nommée Julie qui épousa Agrippa, puis Tibère : trois fils et deux filles étaient nés de ce mariage ; les filles reçurent le nom de Julie et d'Agrippine : mais la confiance et la joie que lui occasionnait une famille si nombreuse et si bien élevée furent cruellement troublées par la destinée ; il se vit forcé d'exiler les deux Julie, sa fille, sa petite-fille qui s'étaient souillées par toute sorte de crimes et d'infamies (1). »

Quels étaient les crimes et les infamies dont parle Suétone avec une si hardie liberté? Ils restent historiquement enveloppés dans une sorte de mystère ; ils devaient être bien grands pour motiver ces répressions terribles. Auguste se montra profondément implacable contre sa famille qui le déshonorait. « Quand il éloigna sa fille, il fit connaître au Sénat ses motifs dans un mémoire que le questeur fut chargé de lire en son absence et il fut si honteux de ces dé-

(1) *Julias, filiam et neptem, omnibus probris contaminatas relegavit.*

sordres, qu'il vécut quelque temps éloigné du monde, il délibéra même s'il ne la ferait pas mourir (1). Une affranchie du nom de Phébé, complice des débauches de sa fille, s'étant donné la mort, Auguste dit tout haut qu'il aimerait mieux être son père que celui de Julie. Il lui interdit l'usage du vin dans son exil (2); elle ne put voir désormais personne sans une permission impériale. Sa petite-fille, aussi du nom de Julie, fut encore traitée plus inflexiblement : Auguste lui défendit de reconnaître et de nourrir l'enfant qu'elle avait eu un peu après sa condamnation ; toutes les fois qu'on parlait devant lui de l'une des Julie, Auguste citait avec vivacité ce vers grec : « *Heureux qui vit et meurt sans femmes et sans enfants* (3). »

Le voile épais, jeté sur l'histoire des deux Julie, cachait-il un de ces crimes d'adultères et d'incestes qui alors déshonoraient la société romaine? Jusqu'à ce que Lucrèce eût attaqué le vieil édifice de la loi *des Douze-Tables*, la courtisane de profession seule scandalisait la ville éternelle ; mais depuis les guerres civiles, la matrone romaine si chaste, si laborieuse autrefois,

(1) Etiam de necanda deliberavit.

(2) *Neque adiri a quopiam libero servove nisi se consulto permisit* ; on accusait Julie de toute sorte d'excès dans le vin.

(3) Αἴθ' ὄφελον, ἄγαμός τ' ἔμεναι ἄγονός τ' ἀπόλεσται.

prenait l'initiative de la débauche. L'invasion dans Rome des coutumes de l'Asie, de la Syrie et de l'Egypte, donnait toute licence à la femme (1) ; sous prétexte de s'initier aux mystères de Cybèle ou de la bonne Déesse, elle quittait le toit conjugal pendant huit, dix jours, et sa débauche devenait sacrée comme un rite : là quelquefois demie-nue, les cheveux épars sous le masque, elle se livrait à des danses lascives aux cris pleins d'ivresse d'*Évoé* ; toutes les initiées agitaient le thyrse, et au bruit retentissant du tambour et des cymbales, elles s'entrelaçaiennt en chœur en chantant les exploits de Bacchus, les tendresses de l'amour.

Dans ce pêle-mêle de bacchantes et de satyres, il était impossible à la matrone romaine de conserver le caractère antique et chaste des beaux jours de la République. Aux sinistres adultères de la maison augustale s'était mêlé un poëte qui avait mérité l'inflexible couroux de l'Empereur. Ovide (2) appartenait

(1) Ces mystères firent leur apparition à Rome après les expéditions de Pompée en Egypte et dans la Syrie : ils se dévoloppèrent avec une grande énergie sous Auguste.

(2) Ovide ne dit que deux mots aur les causes de sa disgrâce.

Perpiderint quam me deo crimina, carmen et error
Alterius facti culpa silenda mihi est

à ce patriciat débauché qui remplissait Rome de ses débordements ; sa renommée était grande, et l'on dit qu'il avait favorisé les hardis projets de Julie contre Auguste.

A ce moment Ovide écrivait, à l'usage des fils de famille, un poëme qu'il avait intitulé *l'Art d'aimer* (1), titre inexact, car il ne s'agissait pas d'enseigner un sentiment, cette vive flamme qui prend au cœur et domine la vie. Ovide publiait une sorte de manuel sur l'art de faire des conquêtes parmi les femmes si faciles de Rome. « Jeunes hommes qui voulez aimer, parcourez les portiques de Pompée et de Livie, les temples des plus célèbres en l'honneur d'Adonis, de Vénus et d'Isis ; venez au théâtre surtout, vous y trouverez des femmes qui répondant à vos doux badinages se laisseront facilement aborder ; ne manquez pas aux courses de chevaux fougueux, aux luttes du cirque ; implorez Vénus quand les statues des dieux en ivoire passent devant vous, sachez leur plaire par vos petits soins ; portez l'éventail en plumes de paon pour les rafraîchir, ne croyez pas au-dessous de vous, de leur offrir le coussin sur lequel elles appuyent leurs pieds. Les festins sont aussi favorables aux amours :

(1) *De Arte amandi.*

Vénus dans le vin, c'est le feu dans le feu (1); toute femme sera libre et galante au reflet de la lumière d'un repas du soir. Parcourez aussi les bains; allez à Baïes d'ou s'élèvent les tièdes vapeurs; quelquefois sous les ombrages qui entourent le temple de Diane, parcourez ces sombres allées et sachez bien qu'il n'y a pas de femmes qui ne puisse être vaincue par les douces attentions. Le printemps n'entendra plus le chant des oiseaux, l'été celui de la cigale, avant que la beauté résiste aux tendres sollicitations d'un amant. »

Ovide a peu de confiance dans les femmes; peu résistent; il ne s'agit que de savoir les prendre : « Ne vous livrez point à elles, conservez la dignité, la fierté de vous-même, et bientôt, vaincues, les femmes joueront le rôle de suppliantes : dans la vaste prairie la génisse mugit pour appeler le taureau, la cavale hennit à l'approche du fier étalon; plus ardentes que l'homme, les passions des femmes sont effrénées (2) : pour avoir les plus difficiles, il ne

(1) *Et Venus in vinis, ignis in igne fuit.*

(2) On voit par les comparaisons choisies par Ovide ce que les anciens entendaient par l'amour : le rapprochement naturel.

> Mollibus in pratis admugit femina tauro;
> Femina cornipedi semper adhinnit equo.

faut que de l'adresse; la courtisane a-t-elle une esclave intime, sachez par elle les secrets de son cœur, ses caprices, ses moments de douce humeur, quand la gaîté brille dans ses yeux comme l'épi jauni dans la plaine. Il faut, lorsque l'esclave arrangera les cheveux tressés à ses moments perdus, qu'elle lui parle de vous, de la tendresse de vos sentiments, de la beauté de vos formes : n'attaquez jamais une femme que pour la vaincre, ne restez jamais au milieu d'une conquête, il faut l'accomplir, autrement vous ne l'obtiendrez jamais. Promettez beaucoup et tenez lentement; quand les femmes ont obtenu ce qu'elles désirent elles ne se rendent jamais (1).

« Jeunes Romains, continue Ovide, cultivez les belles lettres : mais avec votre amante, évitez les expressions pédantes; si la femme refuse de lire le billet d'amour que vous lui adressez, ne vous rebutez pas : avec le temps, le taureau le plus rebelle finit par se dompter; avec le temps, le cheval apprend à subir le frein. Au théâtre faites parler avec tendresse vos regards, vos gestes; — que vos yeux animés par la passion restent fixés sur ceux de la personne aimée; si vous avez une douce voix, chantez des

(1) Multa rogant utenda dari, data reddere nolunt.

morceaux, si vous êtes gracieux, dansez: la pâleur sied bien aux amours; un front voilé peut inspirer un tendre intérêt, si vous voulez être aimé, soyez aimable, il faut aux élégances du corps joindre les charmes de l'esprit; la beauté est un bien périssable, la fleur, la violette et le lys ne sont pas éternels, et la rose dépouillée il ne reste plus que les épines. Ce n'est point aux riches que je veux enseigner l'art d'aimer; il a toujours assez d'esprit celui qui peut dire à une femme : « acceptez ce don (1). »

Ces conseils, Ovide les adresse aux amants des courtisanes, à cette jeunesse oisive de Rome qui allait sous les portiques, au forum, chercher des amours faciles et payés, seul sentiment qui existât dans la société païenne. « Prêtez-vous, continue-t-il, à tous les caprices de la femme, approuvez ce qu'elle dit; riez si elle rit, et si elle pleure, pleurez; veut-elle jouer, agitez les dés d'ivoire, les pions de verre sur l'échiquier (2); a-t-elle les mains froides, réchauffez-les dans votre sein; si, coquette, elle veut se

(1) Non ego divitibus venio præceptor amoris
Nil opus est illique dabit arte mea,
Secum habet ingenium qui cum libet: « Accipe, » dicit.

(2) On a trouvé de ces pions de verre à Pompéïa : on croit que les échecs étaient fort pratiqués à Rome.

regarder, offrez-lui le miroir : Hercule, au milieu des jeunes filles d'Ionie, ne dédaignait pas de porter les corbeilles ; vous donne-t-on un rendez-vous, accourez-y sans compter le temps qu'il vous prend et la distance ; louez la pourpre de Tyr dont la femme se pare, les franges d'or, les cheveux artistement séparés, sa tunique légère ; soyez complaisant, facile, oublieux, ne voyez rien de ce que votre maîtresse vous laisse ignorer. Il faut fermer les yeux sur les caprices, les fantaisies des femmes qui s'éprennent des jeunes hommes du théâtre, des chanteurs et des mimes. En ce cas faire des reproches ce serait réchauffer l'amour dans le cœur de ceux qu'on voudrait séparer ; les colères de Vulcain contre Vénus éprise de Mars ne firent que grandir cet amour. »

Puisque Vénus tient l'empire du monde, Ovide conseille aux femmes de céder au doux penchant des désirs, sans sacrifier la beauté, la coquetterie : « On ne plaît qu'en soignant ses attraits, qu'en relevant sa grâce d'un vif éclat, l'art doit présider à la toilette qu'il faut un peu abandonner aux caprices et diriger par le sentiment de soi ; — l'une laisse sa chevelure retomber sur ses deux épaules, semblable au blond Phæbus, l'autre la relève en tresse avec

un simple lien (1) ; telle que Diane chasseresse ; l'une se plaît à orner ses cheveux d'une écaille brillante, l'autre imite avec bonheur les ondulations des flots ; le carmin donnera à votre visage la couleur qui vous manque ; le blanc de céruse convient aux brunes ; par les cosmétiques vous pouvez remplacer les sourcils, un gris cendré peut encadrer votre paupière, que la couleur de safran rendra langoureuse (2) ; que le sourire soit gracieux, si vous voulez conserver la pureté de la figure, il importe que vous réprimiez la violence de votre caractère. Pour nous, troupe folâtre, c'est la gaîté qui nous séduit ; le riche vous donnera de magnifiques présents, pour nous autres, nous n'avons que des vers à offrir ; le poëte qui chante sa maîtresse à de lointains échos ; le nom de Cinthie et de Némésis sont immortels ; et toi, ma Corinne, qui ne voudrait te connaître quand ton nom retentit avec mes vers (3) ? »

(1) Huic decet inflatos laxe jacuisse capillos ;
Illa sit adstrictis impedienda comis.

(2) On voit que l'art de faire sa figure remonte à la plus haute antiquité : la femme n'a pas changé, le rouge et le blanc ne sont pas une nouveauté.

(3) Ovide, dans sa vanité de poëte, croit donner l'immortalité :

Nos facimus placitæ late præconia formæ :

Ainsi dans ce poëme, d'un charme indicible, Ovide n'enseigne nullement l'art d'aimer, cette source féconde de bonheur et de peine, de plaisirs et de profondes sensations, mais l'art de préparer, d'accomplir une conquête : la courtisane n'aimait pas dans le sens pur et élevé : son seul désir était de plaire et de s'enrichir. Le jeune patricien n'avait pas ce sentiment exclusif, cet invincible attrait qui entraîne et unit deux âmes ; il aimait passionnément les formes et la beauté : les yeux, le front, la main, le pied de sa maîtresse. Tous deux se prenaient, se quittaient avec une liberté extrême, le plus souvent pour la plus futile cause, pour lec aprice d'une heure ; s'il y avait des amours longs, pleins de constance, ils étaient toujours sans fidélité, et la bacchante que chantait Ovide, à laquelle il donnait l'immortalité, n'était guère qu'une de ces courtisanes à la mode, une Vénus sans voile dans les Dyonisies.

Ce qui doit donc étonner, c'est l'expression ardente, amoureuse des poëtes ; les plaintes remplies de pleurs et de soupirs qu'ils exhalent non pour une infidélité qu'ils pardonnent, mais pour un abandon cruel qu'ils ne

Nomen habet Nemesis, Cynthia nomen habet ;
Et multi, quæ sit nostra Corinna, rogant.

peuvent souffrir; ils sont heureux quand la courtisane souillée de luxure revient dans leurs bras, quand elle leur accorde une nuit favorable, quand la porte s'ouvre à leurs plaintes tendres, quand l'esclave fidèle les introduit malgré les aboiements du chien de garde qui s'apaise à la voix de la courtisane brillante et parée par la main des grâces.

L'*Art d'aimer* d'Ovide était trop dans les mœurs et les habitudes de Rome pour ne pas obtenir un immense succès, il parlait la langue de l'amour passionné à la jeunesse patricienne; l'œuvre d'Ovide fut jouée sur la scène, on la transforma en ballet et les danses lascives des nymphes, des faunes, des satyres, se mêlaient à la douce musique des chœurs; le chant des Grecs et des Romains avait quelque chose de si harmonieusement en rapport avec la belle poésie; on laissait les instruments bruyants, durs, stridents aux bacchantes, aux corybantes, aux prêtresses de Cybèle; on n'entendait sur les théâtres que les joueurs de flûtes, merveilleux artistes qui portaient le désordre dans les sens mêmes des matrones austères (1). Le luth, la

(1) Cheironomon Ledam molli saltante Bathyllo,
Tuccia vesicæ non imperat; Appula gannit
Sicut in amplexu. . . . .
(*Juvénal, satira VI.*)

lyre servaient ce délire des âmes. La société païenne reposait sur l'idée du plaisir, sur la vie couronnée de fleurs, sur les chants bien tendres, les danses demi-nues et cette riante poésie, toute pleine d'images de volupté dont l'*Art d'aimer* était l'expression.

Après ses *Métamorphoses* et ses *Héroïdes*, Ovide avait encore composé son livre *des Amours*, tableau expressif, tout entier dédié à Corinne, encore une de ces mille courtisanes qui enchantaient Rome de leur beauté, et qui avait rendu Ovide si heureux. « C'était l'été, dit le poëte : le soleil avait parcouru la moitié de sa carrière, les voiles de mes fenêtres laissaient pénétrer jusqu'à moi ce demi-jour qui convient aux grâces pudiques; Corinne vint à moi, la tunique relevée, les cheveux flottants sur chaque côté de son sein : telle Laïs accueillait ses nombreux amants; je la dépouillai de sa tunique dont le tissu diaphane laissait voir sa beauté parfaite. Corinne à peine me la disputa au milieu des ivresses de l'amour (1). »

Cette Corinne louée avec ce gracieux enthou-

(1) Ovide achève ce tableau coloré par ce vers :
Cetera quis nescit? Lassi requievimus ambo.

Ces tableaux sont, au reste, reproduits dans plus d'un camée antique.

siasme était la plus infidèle, la plus intéressée des femmes ; elle trompait Ovide à chaque moment, en sa présence même dans un banquet, tandis que le poëte sommeillait. Les entremetteuses s'adressaient à elle sans façon pour lui procurer le lucre des bonnes fortunes ; elles lui disaient d'une voix séduisante : Sais-tu, ma belle, qu'hier tu plus à un jeune homme riche, et à qui ne plairais-tu pas ? Un riche amant te désire ; sa beauté peut être comparée à la tienne et s'il ne voulait acheter tes charmes, tu devrais acheter les siens. Dis-moi, que te donne ton pauvre poëte, si ce n'est quelques vers ; sois riche et ensuite tu en auras des millions à lire ; le dieu des vers lui-même couvert d'un riche manteau fera retentir les cordes harmonieuses d'une lyre d'or, celui donc qui te donnera la richesse sera plus grand que le grand Homère (1). »

Et cependant Ovide n'en est pas moins tendre pour cette femme sordide si avide de présents : toute la nuit à la porte de sa maitresse, il la supplie de le recevoir : « Cette couronne que je détache de ma chevelure doit apprendre à ma Corinne, combien j'ai passé d'heures sous ce péristyle. Adieu, portier, puisse-tu éprouver toi-même les douleurs d'un amour repoussé !

(1) Qui dabit, ille tibi magno sit major Homero.

Ouvre-moi, ou je vais ravager cette maison orgueilleuse par le fer et la flamme. »

Ces colères, ces impatiences n'étaient pas rares parmi la jeunesse patricienne qui remplissait Rome de désordre ; souvent pour obtenir les faveurs d'une bacchante à la mode, ils brisaient les gonds des portes de fer, mettaient le feu aux portiques et entraient violemment malgré les esclaves jusques dans le gynécée, lieux de repos et d'amour.

X

DÉGRADATION DE LA MATRONE ROMAINE SOUS LES EMPEREURS. — LA SATIRE VIe DE JUVÉNAL.

X

Jusqu'à la vieillesse d'Auguste, la matrone romaine, à travers tant de mauvais exemples, avait conservé un certain caractère d'austérité qui, dans la vie publique comme dans la vie privée, se respectait encore devant les images des ancêtres. Les noms de Lucrèce, de Virginie et de la mère des Gracques, parmi elles, étaient restés en honneur ; quelques patriciennes des grandes races, selon Tacite, tissaient encore la laine à la lueur de la lampe de nuit. Ce temps passé, la matrone, débauchée par les adultères de César et d'Auguste, devint sous Tibère (1), par

(2) Le règne de Tibère est le plus beau morceau de Tacite, liv. Ier de ses *Annales*.

ses impudicités, l'émule de la courtisane publique : la tyrannie d'un vieillard a quelque chose de capricieux et de cruel; comme il éprouve des impuissances, des douleurs, des irritations et des défaillances, il imprime ces divers caractères à son pouvoir ; il devient plus exigeant à mesure qu'il est plus faible, plus sombre à mesure qu'il souffre davantage; la mauvaise humeur naît souvent des infirmités, et la colère d'un tyran se traduit par la cruauté.

Tibère, dans les délices de Caprée, sous les grottes trempées des doux flots de la mer, gardait de la famille octavienne ce sensualisme effréné qui faisait reposer toute la morale sur la pleine satisfaction de la chair; gourmand exquis, il avait fait donner un prix de 200,000 sesterces à Aselinus Sabinus, pour un dialogue dans lequel le champignon, le bec-figue, l'huître et la grive se disputaient la prééminence (1) de la saveur et du goût. Tibère passait la nuit à vider d'immenses amphores avec ses amis, qu'il estimait à raison de leur plus grande vigueur à absorber les vins capiteux (2). Mais

(1) Asellio Sabino sestertia ducenta donavit pro dialogo, in quo boleti et ficedulæ, et ostreæ et turdi certamen induxerat.

(2) Les vétérans l'appelaient *Biberius* au lieu de *Tiberius*.

on a peine à croire ce que raconte Suétone sur les bains d'eau tiède où se jouaient de charmants enfants, filles, garçons, *ses petits poissons* (1), comme il le disait ; sur cette chambre à coucher pleine de nudités, et ces repas servis par des jeunes filles aussi peu vêtues que les grâces. Les caprices d'une nature impuissante seuls expliquent ces fantaisies obscènes. Tibère porta un triste coup au mariage romain, au foyer, à la matrone, en prenant avec caprice la femme d'autrui, même enceinte, et en la répudiant pour en choisir une nouvelle. A sa mort, le mariage était sans respect et l'adultère une chose publique.

Fils de Germanicus, élevé dans les camps, idole du soldat, Caïus César avait reçu des légionnaires le nom familier de Caligula (caliga était la chaussure du vétéran, grossière et remplie de clous). Germanicus, ce grand flatteur du peuple et de l'armée, avait constamment revêtu son fils de l'habit de simple légionnaire ; ces façons-là plaisaient aux camps et faisaient de cet enfant un futur empereur. Après la mort de Tibère, Caligula fut acclamé par le sénat, le peu-

(1) Quasi pueros primæ, teneritudinis quos *pisciculos* vocabat, institueret, ut natanti sibi inter femina versarentur, ac luderent, lingua morsuque sensim appetentes.



ple romain et l'armée, et en ses mains il réunit la plus épouvantable tyrannie, celle qui naît de la faveur des prètoriens ; il n'eut pas même besoin du peuple en comices pour se faire proclamer empereur.

Les coutumes de l'Orient agissaient déjà sur les empereurs, et Caligula se montra incestueux sans pudeur ; adoptant les mœurs et les lois de l'Égypte, il aima passionnément sa sœur Drusilla. Les mystères d'Osiris inondèrent Rome, et à la faveur de ces fêtes, toutes les chastes lois furent violées. De longues processions entouraient le Phalus, que les prêtresses portaient en triomphe, et pendant ces sept jours que duraient les mystères, la matrone romaine désertait le toit domestique : la nuit cachait de ses voiles discrets tous les débordements des mœurs de l'Asie.

Nulle matrone romaine n'avait plus d'illustration que Messaline, arrière petite-fille d'Octavie, sœur d'Auguste, femme de l'empereur Claude, et mère de Britannicus : ainsi elle était protégée par les glorieuses images des ancêtres. Sans doute, il ne faut pas croire tous les récits de Tacite et de Suétone, ils écrivaient à l'époque de Trajan : une nouvelle dynastie régnait, il fallait à tout prix souiller

la famille augustale. Messaline partagea les mœurs de son temps. Sous le nom de la plus célèbre courtisane de Rome, Lysica, elle donna un libre cours à ses passions effrénées (1). Dans les jardins somptueux de Lucullus, devenus sa propriété et qu'elle avait richement embellis, elle provoquait les amours sous les myrthes et les roses et, quelquefois, prêtresse d'Isis, elle parcourait la villa somptueuse, les cheveux épars, le sein retenu par des réseaux d'or, comme les bacchantes grecques ; son amour le plus effréné fut pour le pantomime Mnester ; le théâtre offrait des idoles aux femmes : de beaux artistes germains, aux blonds cheveux, aux formes masculines et fortement accentuées. L'amour effréné de Messaline pour le mime se manifesta par de folles prodigalités : elle fit fondre les statues d'airain consacrées à Caligula pour en dresser partout en l'honneur de Mnester, au cirque, dans les hypodromes, les palais, les places publiques (2).

(1) Juvénal appartenait à cette même école des écrivains chargés de flétrir la famille augustale, par la calomnie ; il dit de Messaline :

. . . . . Tunc nuda papillis
Prostitit auratis titulum mentita Lyciscæ.

(2) Il n'était pas étonnant de voir à Rome des statues consacrées aux grands artistes ; il faut toujours un peu se méfier des récits de Tacite.

Agrippine, fille de Germanicus, née dans les Gaules sous la tente, vint à Rome, rappelée par l'empereur Claude, son oncle ; deux fois mariée, sa beauté mâle, luxuriante, luttait d'éclat avec Messaline; il y avait un certain caractère de majesté audacieuse dans les débordements du vice impérial. Messaline s'était prise de passion si ardente pour le consul désigné, Sillanus, que, pendant un voyage de l'empereur Claude à Ostie, Messaline, folle d'amour, épousa publiquement Sillanus au milieu d'une bacchanale ; elle tenait un thyrse à la main, couvert de pampres; Sillanus, le visage tout empourpré, suivait Messaline, vêtue d'une peau de tigre, dans un char traîné par des panthères. Cet acte d'audace ne put s'accomplir : sur la route même, elle fut frappée par un centurion, l'envoyé des affranchis de Claude (1), qui vengeaient l'outrage fait à l'empereur.

Agrippine régna donc seule sur la faiblesse de l'empereur; mère de Néron, elle protégea sa fortune avec une telle tendresse, qu'on supposa bientôt un inceste. Sa beauté était si

(1) Le sénat, au reste, avait supplié Claude d'épouser Agrippine, d'après le témoignage de Suétone : Cogendum se ad ducendum eam uxorem, quasi republica maxime interesset dandamque ceteris veniam talium conjugiorum quæ ad id tempus incesta habebantur.

splendide, qu'elle osa lutter contre Popea, la bien-aimée de Néron. Tacite s'est complu dans de tristes et odieux détails sur les artifices d'Agrippine pour séduire son fils ; la grâce lascive de ses manières excitait un prestige ; elle put croire un instant triompher de Popea. Fausse et orgueilleuse idée ! Ce qui plaisait à Néron dans l'esclave favorite, c'était les charmes de l'esprit grec, que Popea possédait à un degré suprême. Néron était un grand artiste : tout ce qui était hellénique excitait son enthousiasme : la déclamation du théâtre, les sons des flûtes mélodieuses, les courses en char, les monuments de peinture, de sculpture et d'architecture. Popea, d'une illustre race, poëte et peintre, avait ce goût immense pour la beauté, inhérent à la Grèce ; elle se mirait sans cesse, pour donner à son visage la perfection des traits ; elle avait soin de son teint à ce point qu'elle portait un masque de soie (1), afin de se garantir de la poussière et du soleil. Elle priait les dieux de la faire mourir avant que l'âge eût altéré cette beauté splendide. Ses vœux furent exaucés : elle expira jeune en-

(1) C'est de Popea que vint la coutume des dames romaines de porter des masques, mode jusqu'alors laissée aux histrions de théâtre.

core (2), cédant l'empire à une affranchie du nom d'Acté, athénienne d'origine, et que Néron avait aimée au milieu des jeux olympiques, quand lui-même, grand artiste, chantait et jouait de la flûte. On vit, sous l'empire de Néron, le triomphe absolu de l'esprit grec ; à Rome, on se serait cru dans Athènes ; les modèles s'y multipliaient ; le nu des formes, dans la beauté, fut divinisé ; les camés qui reproduisent les bacchanales ont une perfection inimitable, à l'époque artistique de Néron.

Après sa mort, les mœurs de l'Egypte et de la Syrie reprirent leur puissance à Rome : il n'y eut plus de frein, et le poëte Juvénal publia sa cruelle satire contre les femmes. Il ne faut pas la prendre, certes, comme l'expression de la vérité absolue; Juvénal vivait à cette époque de réaction dont j'ai parlé contre la famille augustale qui marqua le règne des Antonins. La race sacrée de Jules avait laissé de profonds souvenirs parmi le peuple, et la multitude allait encore pleurer sur la tombe de Néron : Tacite fut le chef de cette école de dénigrement du passé, et qui voulut le rendre odieux. Tacite louait le pouvoir vivant par la calomnie contre le pouvoir mort, là-

(2) Suétone dit qu'elle se faisait suivre d'un troupeau d'ânesses, afin d'avoir le lait pour conserver son teint.

cheté fréquente ; il voulait détruire les priviléges attachés aux autels des Césars. Pénétré de cette idée, Tacite écrivit ses beaux pamphlets sous le titre d'*Annales et d'histoire*, œuvre admirable de haine, de dédain et de mépris, mais qui ne peut être acceptée comme la vérité (1).

Juvénal, à son tour, n'épargne pas les matrones romaines ; le poëte croit à la pudeur des femmes, mais seulement sous le règne de Saturne, lorsque l'homme se nourrissait du gland des forêts et que l'épouse vivait sous une cabane de feuillage, « alors que personne ne redoutait les voleurs pour ses choux et ses raves : il y a longtemps, bien longtemps, qu'on attente à l'épouse d'autrui, et pourtant, Postumus, tu songes de nos jours à tes fiançailles ! déjà le barbier frise tes cheveux, tu ornes ton vestibule de guirlandes ; insensé ! qu'un médecin t'ouvre sur le champ les veines ! Si tu trouves une matrone pudique, prosterne-toi au temple de Jupiter tarpéien, consacre à Junon une génisse aux cornes dorées ; si ta fiancée est choisie dans un village, qui m'affirme qu'il ne

(1) Quant l'auteur du présent livre touchera l'histoire de Rome dans Agrippine et Messaline, il s'efforcera de prouver que toute l'histoire des Césars est à refaire, et que Tacite et Suétone n'ont écrit que des pamphlets au profit des Antonins.

s'est rien passé sur les montagnes et dans les grottes. Jupiter et Mars sont-ils déjà si vieux?

« Choisiras-tu ta femme dans la cité, sous les portiques? Le théâtre offre-t-il un objet digne de tes feux? que le mime Bathyle figure la pantomime lascive de Léda, tu verras Tuccia s'agiter, crier éperdue comme dans les embrassements; celle-ci est éprise d'un tragique, celle-là d'un joueur de harpe ou de flûte; souffriras-tu que ton enfant couché dans son berceau reproduise les traits de l'histrion Euryale? Dans sa fureur pour les histrions, Hypia, l'épouse d'un sénateur, n'a-t-elle pas suivi un mime jusqu'aux rives du Nil, bravant tout les dangers, renonçant à sa famille et aux richesses de sa maison? Qu'un mari, au contraire, ait ordonné un voyage, la femme y trouve mille obstacles, elle invoque mille dangers imaginaires : Ce n'est même pas toujours la beauté qui les exalte; Sergius, difforme, aux petits yeux éraillés, la séduit parce qu'il est fort comme un gladiateur. »

A mesure qu'à Rome le théâtre absorbait les plaisirs, les histrions prenaient une grande importance; c'est ce qui arrive aux époques de décadence (1). » Console-toi, au reste, continue

(1) A Rome comme à Athènes, les femmes ne montèrent pas sur la scène.

le poëte en présence des plus illustres adultères! Vois l'empereur Claude : dès qu'une épouse effrontée le sentait dormir, auguste courtisane, elle s'enveloppait d'un obscur vêtement et cachant ses noirs cheveux sous une blonde chevelure, elle se rendait dans un lupanar et, sous le nom de la belle courtisane Lysica, elle découvrait ces flancs qui t'ont porté, généreux Britannicus! Entraînante et lascive elle ne repoussait aucun embrassement, elle en recevait même le salaire; lassée enfin mais non rassasiée, elle se retirait le teint livide et portait sur l'oreiller l'odeur infecte des lupanars (1). »

Cette tradition sur Messaline développée sous les Antonins avait pour but de déshonorer la race augustale et de faire douter de la légitimité même du populaire Britannicus : Supposez la femme la plus sage, elle aura ses caprices, s'écrie Juvénal; il lui faudra des villa, des troupeaux, des bergers, de grands vases en cristal; celle-ci, orgueilleuse de ses aïeux, te parlera incessamment de Cornélie, de la mère des Gracques et d'Annibal; celle-là éprise de l'antiquité, voudra

(1) Ce sont les vers si fameux :

Et lassata viris, sed non satiata, recessit;
Obscurisque genis turpis, fumoque lucernæ.
Fœda, lupanaris tulit ad pulvinar odorem.

ressembler à une Grecque, à une Athénienne. Malheur plus grand si tu l'aimes ; toute femme exploite la tendresse, il faudra bien obéir à ses moindres caprices, elle endossera le manteau tyrien et se frottera le corps de l'huile des athlètes ; nobles filles des Lépide et des Métellus, quel gladiateur se revêt de plus lourds vêtements (1) ? A peine reposes-tu sur ton oreiller, que ta femme te reprochera tes infidélités : regarde son propre coffret, et tu verras si c'est toi ou elle qui trompe ? Rien de plus audacieux qu'une femme surprise dans le crime (2) ? »

Indigné de tant d'audace, Juvénal s'en prend à la grande corruption que la richesse enfante : « Sybaris, Rhodes, Milet sont passés dans nos murs avec Tarente couronnée de roses, abreuvée de continuelles délices. Voici les mystères de la bonne déesse : enivrées par le vin et le bruit des clairons, ces femmes bondissent et font voler leurs cheveux épars en invoquant Priape. Panfila défie les plus viles courtisanes; à son tour elle rend hommage aux

(1) Les femmes luttaient quelquefois dans l'arène comme les gladiateurs.

(2) . . . . Nihil est audacius illis.
Deprensis eram atque animos a crimine sumunt.

transports de Medulina : là rien n'est feint, les attitudes sont d'une telle vérité qu'elles ranimeraient les vieux Priam (1) et Nestor, malgré son hernie : Des cris se font entendre : vite des hommes! son amant dort-il? qu'on le réveille ; pas d'amant? qu'on appelle un esclave! point d'esclaves?... » Il est impossible de suivre le poëte dans les tableaux obscènes des mœurs de la matrone romaine. Les idées du paganisme permettaient tout : les temples d'Isis, de Cybèle, les saturnales, les bachanales, les fêtes d'Adonis étaient l'occasion de toutes les lubricités. Qui pouvait garantir le mari contre ce débordement? la jalousie même n'avait pas d'armes pour se préserver des tromperies de la femme : « Je vous entends, mes amis, vous allez vous précautionner de lourdes serrures et de bons gardiens; mais qui gardera les gardes (2)? Qui peut d'ailleurs se sauver des fantaisies

(1) Nill ibi per ludum simulabitur; omnia fient.
Ad verum, quibus incendi jam frigidus ævo
Laomedontiades et Nestoris hernia possit.

Il est impossible de rendre l'énergie des vers.

Quæritur et desunt homines mora, nulla per ipsam,
Quo minus imposito submittat clunem aselo.

(1) .... Sed quis custodiet ipsos
Custodes? ....

d'une femme? Celle-ci a toujours en main une lyre étincelante dont elle touche les cordes avec l'archet du jeune Hélymèles ; cet archet elle le baise avec transport ; celle-là fera des sacrifices à Junon, à Vesta pour que Pollion remporte la couronne de chêne aux jeux publics ; les caprices d'amour, elle les passera toujours et partout. »

Ainsi étaient les tristes progrès de la corruption publique? Juvénal est poëte comme Tibulle, Properce, Ovide; il est licencieux comme eux dans les tableaux et les descriptions érotiques. Mais les poëtes qui précèdent l'époque augustale, ne parlent que des courtisanes, des belles bacchantes qui tenaient la jeunesse de Rome sous leur thyrse d'or ; depuis, les mauvaises mœurs avaient progressé ; la courtisane de métier avait presque disparu devant la matrone effrénée dans ses passions et provoquant elle-même les amours. L'empire d'un seul avait donné cette impulsion malsaine à la grande Rome : plus de rang, plus de distinctions et quand Juvénal écrivait sa satire sur les femmes, à travers quelques hyperboles il peignait la cité des Césars avec vérité.

Pour s'en convaincre on peut parcourir la collection des camées, des bas-reliefs antiques,

examiner les bijoux des d ames romaines, chefs-d'œuvre de l'art ; on y voit les priapes, les satyres, les nymphes, les chèvres et les boucs, bondissant sous les pampres, un mélange, un entrelacement de toute la nature émue autour du monstreux phalus égyptiaque. La nature féconde s'y montre sous les emblèmes les plus nus. Le musée secret de Naples, je le répète, révèle au voyageur la Rome décrite par Juvénal. et cette civilisation effrénée qui coulait à plein bord de l'Egypte et de la Syrie.

Sur les rivages chauds et ombrés de l'Euphrate, au milieu des bosquets de Daphné et des vastes cités de l'Egypte, le culte de Vénus faisait un devoir, une religion à la femme de se livrer à l'amour avec frénésie ; on entendait ces rugissements passionnés dont parle Juvénal : les fêtes d'Adonis étaient célébrées par des larmes et des frémissements ! les femmes échevelées, des torches à la main parcouraient les abords du temple et les bois touffus ; elles s'offraient à tous pour honorer et consoler Vénus ; à Memphis, à Alexandrie on voyait encore incrusté sur les larges colonnes des temples, les iniations aux mystères à travers les images immondes d'Osis et d'Osiris, symbole de la nature fecondée ; l'adultère, l'inceste étaient

honorés dans la foi religieuse. Les dieux en donnaient l'exemple, et l'emblème de la fécondation était reproduit sans voile à côté des hiéroglyphes mystérieux qui révèlent l'histoire du monde créé. Rome était envahie par les mystères !

XI

LE SATYRICON DE PETRONE. — L'ÉCOLE STOÏCIENNE, LES ANTONINS. — TRIOMPHE DES MOEURS D'ORIENT

[120-230, de J.-C.]

XI

A travers l'extrême exagération de la satyre de Junéval, assurément il est impossible de ne pas reconnaître la licence de la matrone romaine, ne respectant même pas la couche impériale. Un fait se produit uniformément dans toutes les sociétés : à mesure que les mœurs se corrompent dans les classes élevées, traditionnellement chastes et honnêtes, la bacchante perd de son empire et de ses irrésistibles attraits : quand la civilisation eut donc fait de la ville éternelle un lieu de débauche et de grande prostitution, les jeunes patriciens de Rome cessèrent

d'entourer de soins tendres et passionnés la courtisane publique, de suspendre des fleurs sous le vestibule d'une maîtresse aimée : Néron, enthousiaste admirateur de la Grèce, avait protégé les belles courtisanes d'Athènes et de Lesbos ; après la catastrophe qui en finit avec sa vie, Rome fut inondée de jeunes filles syriaques au teint cuivré d'Egypte, aux lèvres larges, étiopiennes, couvertes de bracelets d'or ; bandes d'esclaves dansant d'une façon sauvage, effrénée, autour des corbeilles d'Isis et d'Osiris (1).

La courtisane abdiqua ainsi sa distinction, sa supériorité hellenique ; un autre amour envahissait Rome et Vénus en pleurs était délaissée : On a considéré le *satyricon* de Pétrone comme la peinture des débordements de Néron (2) : la critique a justement fait observé qu'on ne pouvait appliquer à l'empereur, jeune et plein d'esprit, le masque ridicule du vieillard Trimalcion, vicieux et débauché au milieu de ses affranchis. Evi-

(1) On peut voir les bas-reliefs du deuxième au troisième siècle pour se convaincre que les bacchanales n'avaient plus les belles formes grecques.

(2) Les critiques ne sont pas d'accord sur l'époque où vécut Pétrone ; je crois que ce fut entre les règnes de Claude et de Néron. Pétrone était né aux environs de Marseille ; on a beaucoup vanté son *Satyricon* pour la grâce les formes et l'esprit.

demment Pétrone peignait les mœurs de Rome entière : ses dissolutions, ses repas de nuit, ses folies de caprice, son culte, ses prêtresses dans les temples dédiés à Priape; les tableaux qu'il multiplie sont d'un cynisme si naïvement décrit, qu'on dirait un calque fait sur nature ; or, dans le *Satyricon* de Pétrone il y a peu de courtisanes en scène : Ganimède verse à pleins flots les liqueurs enivrantes, et Giton remplace la bacchante. Pétrone raconte ces amours impurs, sans s'émouvoir, comme s'il rapportait une scène d'intérieur de famille et des habitudes que Rome de la décadence avait accepté. (1)

Cette dépravation des sens se développe, surtout à l'époque des Antonins, ces empereurs à qui l'on a décerné le titre de philosophes divins; l'école stoïcienne, la grande hypocrite de l'antiquité, proclamait de solennelles maximes, les principes les plus généreux, et puis les stoïciens gardaient tous les vices d'une civilisation épuisée : témoin Sénèque si calme, si désintéressé dans ses écrits, l'avide et complaisant ami de Néron. Cicéron bien avant lui, intrigant politique dans les rostres et le sénat, débitait de continuelles sentences sur l'amitié, la retraite

(1) Le *Satyricon* est divisé en 140 chapitres, longs et dégoûtants récits fort vantés par ses admirateurs.

et la vie tranquille. Cette philosophie prit son plus vaste développement depuis Vespasien et Titus (1) ; ces deux empereurs versèrent le sang à flots : Titus, que les stoïciens appelaient « les *délices du genre humain* » fit attacher en croix cinq-cent juifs prisonniers, qui défendaient la ville sacrée, et le restant des captifs fut destiné au cirque pour l'amusement du peuple romain. Titus se plaisait à contempler les aspects sanglants de l'arène : les gladiateurs durent combattre cinq mille bêtes féroces, pêle-mêle terrible, spectacle offert en un seul jour aux yeux enchantés de la multitude; à côté des gladiateurs se trouvaient de jeunes vierges chrétiennes et des apôtres aux cheveux blancs. Au sortir d'un souper, Titus fit frapper du glaive Aulius Cécina, qu'il avait lui-même invité; les théâtres étaient pleins de délateurs qui dénonçaient les citoyens romains (2). Pendant ces tristes actions Titus proclamait de belles maximes; entouré de jeunes esclaves de la Syrie et de l'Égypte, les philosophes célébraient ses vertus.

Nerva, vieillard élevé déjà par le sénat à la

(1) De 765 à 794 de Rome (4 à 45 de J.-C.)

(2) Suétone, tout dévoué qu'il fut à Titus, ne put s'empêcher de dire : « Si quidem suspectissimum quemque sibi summissis, qui per theatra et castra quasi consensu ad pœnam deposcerent, haud cunctanter oppressit. »

suite d'une conjuration, passa le reste de sa vie dans les festins. Trajan, si orgueilleux et absolu, écrivait son nom sur chaque monument, à ce point qu'on le comparaît à l'herbe parasite qui s'attache à la pierre et la ronge; il s'enivra de triomphe : ses amours furent infâmes, il s'éprit publiquement du mime Pylade, et pour lui, il rétablit les jeux des pantomimes; il se faisait accompagner parce qu'il appelait son gymnase *pædagogium* (1), et c'est à cette passion honteuse que le spirituel empereur Jullien faisait allusion dans ses *Césars*, en disant que lorsque Trajan parut devant les dieux assemblés, une voix s'éleva pour s'écrier : « Jupiter, prends garde à Ganymède » (2). Comme Nerva, Trajan s'abîma dans les débauches et les excès de table; quand il écrivait de belles maximes à Pline le jeune sur la justice, il lançait l'édit de persécution contres les chrétiens : assis sur son tribunal, il condamna saint Ignace, saint Simon, à être dévorés par les bêtes dans le cirque de Rome (3). Pline, qui écrivait le panégyrique de

(1) Suétone finit ses *Césars* à Titus. Pline prononça le panégyrique de Trajan; c'est d'après ce panégyrique qu'on a écrit son histoire. Le plus sérieux travail est celui de Le Nain de Tillemont.

(2) C'est un livre fort curieux que les *Césars* de Jullien.

(3) Les actes du martyre de S. Ignace ont été conservés : Je les ai publiés dans mes *Quatre premiers siècles de l'Église.*

Trajan, était un des fervents adeptes de l'école stoïcienne; gouverneur de Bythinie, ami de l'Empereur, enthousiaste de ses moindres paroles, il le consultait sur toutes les questions. Trajan répondait hypocritement à Pline: « Punissez les chrétiens convaincus, mais n'écoutez pas les délations anonymes. Cela est éloigné de nos maximes. » Or la conviction était suffisante quand la multitude avait parlé (1).

Ce fut un temps de dissolutions de mœurs et de calamités publiques. Rome embellie de vastes voies, de bains, de cirques, d'arcs de triomphe, forma comme une cité de marbre; mais elle manquait d'abris et de maisons pour le peuple; la maladie et la famine décimaient les citoyens: on était enivré au milieu des plaisirs et des fêtes, les théâtres ruisselaient de peuple lorsque éclata cette éruption du Vésuve qui étendit Pompeï sous un linceul de cendres; les inondations du Tibre désolaient la ville éternelle jusque dans les campagne d'Ostia, et pendant ces calamités les tambours des Corybantes ne cessaient

(1) Il existe un certain nombre de lettres de Trajan à Pline. (Lettres 7 et 18). Le président de Montesquieu a écrit des antithèses un peu ridiculement laudatives sur le règne de Trajan; comme je l'ai dit dans la Préface, il s'était tout épris de la philosophie stoïcienne, dans les salons de Mme du Deffand.

de retentir dans les mystères de Bacchus. Il n'y avait presque plus d'antiques familles Romaines; les Assyriens, les Égyptiens, les Juifs envahissaient les quartiers naguère si peuplés de citoyens; les temples des dieux etrusques étaient délaissés; Jupiter cédait son culte aux Isiaques; les devins, les magiciennes des bords du Nil, de l'Oronte, murmuraient des oracles et vendaient des philtres aux matrones: Ainsi était la Rome qu'avait fait les Antonins, et où dominait la philosophie stoïcienne.

Sur les places publiques, aux stalles des théâtres, on voyait les philosophes affectant des airs austères, la barbe inculte, les cheveux rasés, manifestant un dédain profond pour toutes les sensations, pour les plaisirs surtout; ils se disaient maîtres d'eux-mêmes, à ce point que la douleur était impuissante pour les émouvoir et les toucher. Le suicide était le couronnement de leur doctrine, la dernière ressource de leur esprit; non pas un suicide silencieux et résigné, mais un suicide plein d'ostentation et quelque fois empreint de lâcheté; sur l'ordre de l'Empereur ils s'ouvraient les veines au bain, ne sachant pas résister pour la liberté: quand leur sang se mêlait aux tièdes vapeurs des étuves, ils discouraient sur la sagesse, sur le bonheur

de mourir ; pour eux la vertu n'était pas le courage des grandes choses, la pratique du juste, de l'humanité, de la charité, c'était une certaine manière d'échapper à l'oppression d'un pouvoir qu'ils n'avaient pas le courage de combattre ; ils baissaient le cou devant la tyrannie.

L'école stoïque eut son empereur dans Marc-Aurèle, élevé dans les principes d'Apollonius de Thiane, le fanatique admirateur des doctrines orientales enseignées dans l'école d'Alexandrie : Marc-Aurèle, déclamateur de sentences et d'axiômes de chasteté et d'austérité (1), faible tête qui s'abandonna aux philosophes dont Rome était inondée ; on le voyait accourir à leurs leçons, et réciter fastueusement des principes qui n'empêchaient aucune violence, aucun désordre ; il se disait ennemi des superstitions, et il faisait tant de sacrifices aux dieux qu'on répétait en raillant : « que Rome allait manquer de bœufs tant était considérables le nombre des victimes immolées » il proclamait la tolérance, et sous son règne s'accomplit la cin-

(1) Marc Aurèle était né l'an de J.-C. 121 ; il avait reçu, en prenant la robe virile, le nom de Annius Verus, et lors de son adoption par Antoine, celui de Marcus-Aurelius-Antoninus : sa vie a été écrite par Jules Capitolin. Il reste douze livres des *Maximes* de Marc Aurèle, presque toutes empruntées à Épictète.



quième persécution contre les chrétiens ; à Lyon, à Vienne, dans les grands cirques, les martyrs furent livrés aux bêtes féroces ; on mêla aux gladiateurs de jeunes vierges dont les os craquaient sous la dent des léopards, pour nous servir de l'expression de saint Irénée ; et Marc-Aurèle proclamait cette maxime d'un orgueil naïf ; « que le monde ne serait heureux que lorsque les philosophes seraient rois et les rois philosophes (1). »

Marc-Aurèle fut gouverné par sa femme Faustine, une de ces bacchantes impérialesqui souillèrent Rome ; issue d'une illustre race patricienne dont l'origine remontait à Numa, fille d'une impératrice désordonnée comme elle (Annia Galeria Faustina femme d'Antonin), Annia Faustina, initiée de bonne heure aux mystères de la bonne déesse, s'était livrée à tous les débordements, et l'aveugle Marc-Aurèle supportait ses passions avec une résignation pleine de faiblesse. Faustine mourut en Capadoce. l'Empereur, à l'imitation de Claude pour Messaline,

(1) Cette maxime, recueillie par Dacier, faisait la joie de l'école du dix-huitième siècle, et l'on s'explique l'enthousiasme de Montesquieu. On a beaucoup exagéré le mérite de la *Décadence de l'Empire romain*, par Montesquieu ; combien le grand livre de Gibbon lui est préférable !

lui consacra des autels (1) ; une ville nouvellement fondée dut prendre son nom (2). Faustine fut la mère de l'empereur Commode : la faiblesse de Marc-Aurèle aida tous ses vices; il lui importait peu que l'impératrice souillât sa vie, pourvu que, sous le portique, il traînât sa robe de philosophe entouré de cette bande d'hypocrites stoïciens qui endormaient son énergie sous de fastidieuses paroles.

Les mœurs du vaste empire qui était le monde, devenaient toujours plus asiatiques, et bientôt s'éleva Héliogabale (3), né à Antioche, la ville voluptueuse, dans le temple du soleil ; fils de Caracala il fut proclamé par les légions campées autour d'Emèse; c'était une nature molle et fanatique : Héliogabale, couvert comme une idole indienne de riches colliers, de bracelets de perle, outragea publiquement la nature ; il épousa un mime du cirque, habile cocher du nom de Hieroclès ; Mæsa, son aïeule, dirigeait et dominait ses débauches efféminées ; sous Héliogabale (4), l'Orient fut désormais maître de

(1) Faustine mourut vers l'an 174.

(2) *Faustinapolis.* Dans ses médailles, Faustine reçoit le titre de *Mater castrorum,* la Mère des armées.

(3) Ou plutôt Élogabale, composé de deux mots syriaques (*Ela*) Dieu (*gabale*) former.

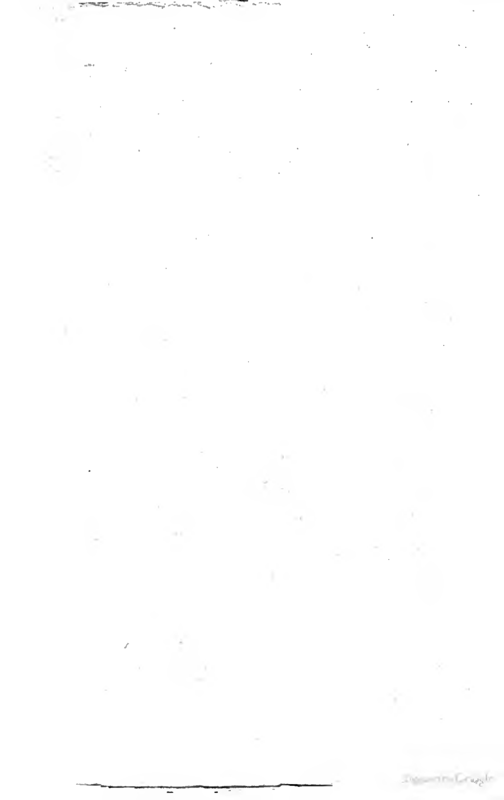
(4) La vie d'Héliogabale a été écrite par A. Lampride. On a des médailles d'or à son effigie.

Rome ; les mystères d'Emèse détruisirent le culte antique des Romains ; les voies sacrées retentirent du cri des initiées, courant épars : les bacchantes comme les matrones. Il en résulta un épuisement de plaisir, une langueur de jouissances ; tous les fronts étaient pâles, les yeux hébétés, l'empire ressemblait à un de ces rois vieillis de l'Orient qui ne peuvent se mouvoir que soutenus par des ennuques dans leur pagode d'or.

XII

RECONSTITUTION DES IDÉES DE CHASTETÉ ET DE VIRGINITÉ. — LA MATRONE CHRÉTIENNE.

[An de J.-C. 300-450]



XII

Un phénomène moral se produit avec une constante uniformité dans les sociétés enivrées par le sensualisme, épuisées par le plaisir: c'est le sentiment de lassitude, d'ennui, de satiété. Il se fait un vide immense autour de vous, un abîme sans fond ; le dégoût se met partout comme après une immonde orgie ; les appétits de viande et de chair sont assouvis à ce point que la société a des nausées ; on se suicide, parce que la vie n'a plus rien qui l'anime et la colore (1). Dans cette léthargie des nations,

(1) C'est ce qui donna, sous les empereurs, une si grande puissance au stoïcisme dont le dernier mot était le mépris de la vie et la joie de la mort.

qu'on appelle la décadence, la couronne de roses vous pèse et vous endort comme le pavot ; l'amour n'est qu'une raillerie, les festins une ivresse maladive, un trop plein d'estomac ; les bras sont fatigués d'embrassements ; la tête des convives se penche sur la poitrine ; la coupe, pleine jusqu'au bord, échappe des mains débiles ; les bacchantes ne chantent plus, elles hurlent ; le nu n'est plus la beauté artistique, mais le cadavre ; les baisers tombent sur des bouches tièdes et impuissantes.

Il est rare que, dans cet affaissement des âmes, il ne se prépare une réaction profonde ; et, depuis Tibère, une Société secrète travaillait sourdement l'édifice du paganisme affaibli ; l'Orient avait jeté sur Rome ses mœurs lascives, l'Orient devait également la rajeunir, la régénérer. Cette petite Société devait attaquer hardiment les passions charnelles, les débordements de la licence, par le triomphe des idées de chasteté, de pudeur, de virginité et d'abstinence : plus de couronnes de fleurs sur le front, plus de courtisanes aimées, plus de festins, mais des agapes fraternelles cachées dans les catacombes. Au lieu des spectacles du cirque, des théâtres, la vie solitaire du désert, l'abdication du plaisir, la prière, la pratique de la

charité, le voile de la vierge chrétienne opposé au nu de la bacchante : une telle abdication de la chair, que le martyre était accepté sans plainte, sans murmure, en échange d'une simple palme offerte par les anges du ciel (1).

Le culte de la pudeur et de la virginité n'était pas, sans doute, inconnu à la vieille Rome. Aux beaux jours de la République, les vestales gardaient le feu sacré et le paganisme avait élevé des statues à Vesta voilée. Depuis les Césars, ce culte était presque délaissé, le sanctuaire de Vesta n'inspirait plus le même respect; Licinius avait enlevé une vestale et Caligula souillait leur voile (2) ; les autels de la pudeur étaient désormais sans puissance, sans prestige dans la société romaine.

Ainsi, les enseignements du christianisme attaquaient hardiment la corruption païenne : comment dès lors purent-ils se manifester avec une si grande énergie ? Quelle cause assura leur succès à travers les persécutions et les martyres ? Comment l'édifice païen fut-il renversé sans violence et sans lutte armée par la

(1) Tous les premiers livres chrétiens sont un éloge de la chasteté, de la virginité. Tertullien fut l'éloquent défenseur de ces idées.

(2) Suétone, *in Caio Caligula.*

résignation et la souffrance ? En reconnaissant dans cette œuvre la main de Dieu, l'historien peut tenir compte des causes naturelles qui agirent pour préparer ce triomphe rapide, invincible de l'Église chrétienne. Quand la satiété est partout, l'abstinence devient une joie ; le plus vif bonheur n'est-il pas le jeûne, après un long repas ? Trop de bruit fait adorer le silence et la solitude ; l'idée chrétienne était venue à point ; propagée d'abord parmi les esclaves, les affranchis, les gens de petite condition, elle s'éleva dans les classes supérieures (1), qui raillaient déjà, depuis Lucrèce, les dieux adultères du polythéisme couronnés de fleurs fanées. Les temples étaient déserts, les sacrifices sans puissance. Quand on veut connaître la force de l'idée chrétienne, il faut lire les livres de Tertullien, ses *Apologies*, ses admirables déclamations. Tertullien exalte la virginité, dans un beau livre spécial, il dénonce les spectacles, les mimes, les gladiateurs ; il écrit contre la couronne dont les païens ornaient leur tête, usage que les chrétiens abandonnaient difficilement ; il oppose le voile pudique de la

(1) Ce ne fut que dans le second siècle que le christianisme pénétra dans le palais des Césars. J'en ai donné la preuve dans mes *Quatre premiers siècles de l'Église*.

vierge au nu immonde de Vénus et des Grâces (1). Rome était rassasiée de bacchanales.

A la fin du quatrième siècle, la révolution était complète, et il était à peine trace de la courtisane qui avait régné sous les Césars; les jeunes patriciens cessaient de suspendre des guirlandes à la porte de leurs maîtresses, et les poëtes restaient muets sur les amours des dieux; quelques Priapes et quelques Termes vieillis restaient au milieu des champs, et les satyres disparaissaient sous le pampre jauni. Des vestiges de bacchanales restaient encore dans la campagne; vers la dernière lune de mars, on se réunissait sous le masque, pour des danses bruyantes, au son des instruments; on couronnait de fleurs le bœuf et la génisse, et l'amour paraissait encore avec ses flèches émoussées et son carquois éraillé (2).

Le polythéisme, frappé au cœur par la prédication chrétienne, essayait de se tranformer en se purifiant; l'école d'Alexandrie, les philosophes Porphyre, Jamblique, expliquèrent les mythes païens par des allégories tirées de l'as-

(1) Tertullien a écrit des *Traités contre les Spectacles*, *De la Couronne*, *De la Parure des femmes*, *Du Voile des vierges*.

(2) D'après l'opinion des érudits, le carnaval venait des bacchanales et les masques des saturnales.

tronomie et de l'histoire : Bacchus n'était plus que le soleil vivifiant, et les bacchantes, les astres qui l'accompagnaient dans sa course majestueuse; ils célébraient la pureté, la chasteté des adeptes dans les antres de Mithra, où ils s'imposaient des expiations, des souffrances jusqu'à se purifier par le sang. Le paganisme eut ses anachorètes philosophes qui sacrifiaient les sens à la vertu; lorsque l'empereur Julien voulut restaurer le polythéisme expirant, ce qu'il recommanda surtout aux pontifes, aux augures, aux sacrificateurs, ce fut la pureté, la chasteté, telle qu'elle était pratiquée par les chrétiens (1) : l'empereur lui-même se soumit aux privations; il jeûna, il repoussa les festins qui alourdissent le corps et troublent l'esprit. Le philosophe Porphyre écrivit son livre sur *les Abstinences*.

Au cinquième siècle, on eût vainement cherché la bacchante, la courtisane; ce type avait disparu avec les pompes du polythéisme. L'araignée tendait sa toile sur les temples de Vénus abandonnés : aux matrones de Juvénal avaient succédé les chastes femmes, les veuves fidèles. Dans les œuvres de saint Jérôme, on

(1) Les épitres de l'empereur Jullien sont d'une grande curiosité; je les ai données dans mon travail sur *l'Eglise*.

trouve la vie de quelques illustres matrones romaines : Eustechia, Blésile, Marcille, Lea; toutes appartenaient aux plus antiques familles et comptaient parmi leurs ancêtres des consuls, des empereurs. Au milieu des ruines de l'invasion des Barbares, ces saintes femmes, vierges, épouses, veuves, formaient une libre et petite corporation vouée à la vie monastique dans le monde; toutes étaient voilées, leurs vêtements simples, modestes, rappelaient les Cornélies antiques ou la mère des Gracques (1). Dans Rome châtiée par les Barbares, la vie monastique devint un besoin, on courut vers la solitude et le désert; le mariage reçut son beau caractère de divinité et de pureté: il y eut les saintes veuves; les idées d'orgie et de dissipation disparurent comme les vices d'un temps bien loin déjà : on fut occupé de l'âme, de la charité, de la chasteté; les Barbares portaient avec eux-mêmes les traditions virginales de la Scandinavie.

Vénus, les Grâces, l'Amour virent leurs temples vides et leurs autels en poussière : Rome ne fut plus souillée par les mystères *de la bonne Déesse* (2), par les danses des bacchantes

(1) Voir les *Lettres de saint Jérôme* dans la collection des Pères de l'Église.

(1) Le culte de Cybèle, le plus licencieux par ses danses.

échevelées qui poussaient les cris d'Évoé dans leurs invocations à Bacchus. Partout les austères devoirs remplacèrent la licence, les simulacres religieux furent voilés ; de longues robes descendant en longs plis jusque sur les pieds, enveloppaient les matrones. La femme relevée de l'esclavage, douée d'une chaste liberté, cessa sous les longs portiques, de poursuivre de regards amoureux les jeunes patriciens; elle vécut dans la sainte retraite ou dans le foyer domestique. Déjà se formait le monastère dont la première règle était l'abstinence, le jeûne; la matrone romaine se transformait dans la femme de l'Écriture (1).

(1) Au quatrième siècle, cette transformation était complète à Rome; on ne trouve plus que quelques vestiges du culte de Mithra.

XIII

LA FEMME CHEZ LES NATIONS CELTIQUES ET SCANDINAVES. — LA POLYGAMIE. — L'ORIENT. — LE SÉRAIL. — LE PAGANISME DANS LA RENAISSANCE.

XIII

Cette influence salutaire du christianisme dans la transformation des mœurs de Rome, a été niée par une récente école historique qui attribue à l'influence des nations du Nord le culte de chasteté et de pureté, brillante escarboucle du moyen âge (1). Les rares monuments qui nous restent sur les mœurs et la religion des Gaulois, constatent, en effet, un certain respect pour la jeune fille, une vénération pour les druidesses dans les grands bois, sous les chênes

(1) C'est à une de ces lourdes compilations en faveur du druidisme que le prix Gobert a été décerné par l'Académie des Inscriptions.

séculaires et le bui sacré, mais ce culte druidique tant exalté était encore plus cruel que le polythéisme romain : des victimes humaines tombaient sur ces pierres gigantesques qui servaient d'autels. Partout d'horribles sacrifices étaient accomplis comme une coutume, et les druidesses en étaient les ministres : Quel rapport peut-il y avoir entre Vellèda, la fée fatidique aux cheveux épars, et la vierge chrétienne dont parlent Tertullien et saint Jérôme?

D'ailleurs, le druidisme, loin d'agir au dehors pas l'expansion et la propagation, subissait l'énivrante influence du polythéisme : les Gaulois étaient vaincus, asservis sous César, et le paganisme victorieux leur imposait ses dieux, ses temples, ces cirques, ses arcs de triomphe : Lyon, Toulouse, Nîmes, Arles, Apt n'ont gardé aucunes traces du culte gaulois, et les monuments romains déployent partout leur magnificence. Ce n'est qu'au fond de la Bretagne, au milieu des hautes bruyères, que quelques adeptes de la religion celtique s'étaient réfugiés : il n'y eut donc aucune action du druidisme sur la société païenne (1). La religion des sacrifices humains ne put rien corriger; les druidesses

(1) Il n'y a pas de travail plus remarquable sur les origines celtiques que celui de Pelloutier (*Histoire des Celtes*).

furent reléguées dans les forêts impénétrables depuis la conquête des Gaules par César.

Mais, ajoute-t-on, les nations vaillantes de la Scandinavie qui vinrent s'établir dans les plus belles parties de l'empire romain en décadence, n'apportaient-elles pas, avec elles-mêmes, le culte de la femme, les idées généreuses de chasteté et de pureté? Si l'on relit l'admirable récit de Tacite de *moribus germanorum*, on est tenté de croire que tous es principes de vertu, de chasteté, se trouvaient dans la Germanie; mais en retraçant ce magnifique tableau, Tacite tenait moins à être vrai qu'à établir le parallèle de cettesociété chaste, forte, avec Rome la prostituée en décadence; c'est une de ces comparaisons de fantaisie qui dominent quelquefois les grands esprits. Quand on lit les monuments légendaires des peuples du Nord, là on trouve assurément exaltée une certaine puissance de la femme. Les chants des scaldes de la Scandinavie respirent une galanterie chevaleresque, et Hérald le Vaillant, exprime l'amour le plus passionné : « Je me suis battu à coup d'épée avec les peuples du Drontheim ; ils avaient des troupes supérieures en nombre; ce fut un terrible combat; je laissai le jeune roi mort sur le champ de bataille : cependant une fille de Russie

me méprise! Je sais faire un grand nombre d'exercices : je combats vaillamment; je me tiens ferme sur un cheval; je suis accoutumé à nager; je sais courir sur la glace, je lance le javelot; je m'entends à ramer : et cependant une fille de Russie me méprise! Peut-elle nier, cette jeune et belle fille, que ce jour où, posté près de la ville, dans le pays du midi, je livrai un combat, je ne me sois servi courageusement de mes armes, et que je n'ai laissé des monuments durables de mes exploits? et cependant une fille de Russie me méprise(1)!» Mais cette exaltation des scaldes pour la jeune fille aimée était gâtée, corrompue par la polygamie. Les annales sérieuses disent que les rois, les chefs, menaient avec eux plusieurs femmes qu'ils avaient dans leur famille, sans aucune de ces idées d'unité que le Christianisme avait imposé à la génération païenne. Quand les Lombards, les Bourguignons et les Francs s'établissent dans le vaste empire romain, quand ils fondent des monarchies régulières, la violente lutte qui s'établit entre la pure doctrine chrétienne, et la coutume barbare a pour but de réprimer cette licence qui prend, rejette, répudie l'Epouse! Le triomphe arrive

(1) Ce chant est rapporté par le savant Torfens. — *Histoire de Norwége*, vol 1, chap. 2.

dompte l'esprit désordonné qui se réveille ensuite dans Frédégonde et Brunehaud.

La lutte vigoureuse des évêques contre les rois eut pour but d'imposer un frein à cette passion dévergondée des Francs pour ce qu'on appelait la concubine, espèce de courtisane avec la condition de servage ; ce n'est qu'à la chevalerie, à l'exaltation du culte de la vierge, dans les castels du moyen âge, qu'on vit triompher la liberté, l'honneur de la femme. Les carlovingiens eux-même étaient polygames, et l'Empereur Charlemagne, le germain, d'après les chroniques de Saint-Denis, avait plusieurs femmes ou concubines dans son palais d'Aix-la-Chapelle.

Dans l'enthousiasme des croisades, quand tous les châtelains marchent sous la bannièrede la croix, la galanterie, ce doux mensonge de l'amour, étendit son empire parmi cette génération, sous la protection de la Vierge Marie ; les oratoires se répandirent dans les contrées les plus lointaines; le monastère fut l'asile opposé à la licence des féodaux, ces fils des Francs victorieux. Les poésies des troubadours, à travers quelques idées matérielles et quelquefois licencieuses, respirent une exaltation, un vif dévouement pour la femme qui ne ressemble en rien à l'antiquité : « J'aime un objet que je

sous Clovis, par l'empire de Clotilde, car elle n'ai pas vu, s'écrie Geoffroy Rudel, avec les accents de la passion, à qui je n'ai pu expliquer mes sentiments, ni demander explication des siens. Mais, je le sais, parmi les beautés chrétiennes, juives ou sarrasines il n'en est aucune qui l'égale. Chaque nuit, je m'endors plein de son image, et des songes enchanteurs l'offrent à moi. Le réveil, hélas ! dissipe cette illusion (1). » Aux batailles, aux tournois, on porte la devise d'amour de sa dame ; ce n'est plus la courtisane ni la bacchante romaine, c'est la châtelaine aimée.

Cette chevalerie, en Orient, se trouve en présence de deux peuples aux idées antiques et tout à fait opposées à la pureté chrétienne : les Sarrasins et les Turcs. Parmi eux il n'y a ni bacchantes, ni courtisanes, il est vrai, mais les peuples d'Orient considèrent la femme comme une chose, une esclave, ils la font servir à leurs besoins : sous la tente, elle va puiser l'eau au puits du désert, comme dans la Bible ; elle suit à l'abreuvoir les chameaux et les brebis de la tribu, elle prépare les repas du maître. La juive, après les croisades, vient prendre en Occident le rôle de la prostituée que l'Écriture appelle *la*

(1) J'ai rapporté les chants des troubadours du moyen âge dans mon livre sur les *Cours d'Amour.*

Vierge folle : on la retrouve dans les populeuses cités, la cocarde jaune sur l'épaule, dans les petites rues égarées du Ghetto.

Les Turçs, de race tartare et belliqueuse, apportent la coutume du *sérail.* Comme les rois antiques de Babylone, ils se font suivre de milliers de femmes choisies, achetées, vendues, brillantes et parées; un voile épais couvre leur figure, elles tremblent devant le glaive, elles sont gardées par des Eunuques inflexibles dans les jardins voluptueux. C'est la prostitution administrée ; les corsaires parcourent les mers pour servir les caprices du maître accroupi et caressant la crinière d'un lion au repos. Ils n'y a plus de courtisane là où existe la prostitution régulière. De temps à autre l'empire de la femme se réveille dans ce qu'on appelle la favorite, triomphe du caprice, Roxelane à l'œil brillant, au petit nez retroussé qui gouverne sous son éventail : l'Hercule ottoman file aux pieds d'Omphale.

Toutefois, la figure de courtisane ne disparaît pas entièrement ; si elle avait fui la Rome chrétienne elle se réfugie à Byzance ; on la retrouve avec les habitudes orientales, les vêtements d'or, les draps brochés de pierreries et une longue mitre sur la tête ; elle se répandit

aussi dans les premières cités brillantes de l'Italie, à Venise, Florence, Milan : sans y obtenir son vieil empire, elle reprit son ascendant sur le nouveau patriciat. La joie, la licence, le désordre marquent l'histoire des premières républiques d'Italie ; les courtisanes tiennent leur place aux banquets de Venise où les convient les doges, les sénateurs, les membres du conseil des Dix. A Florence la courtisane sert de modèle à cette école des arts qui précède la Renaissance sous Giotto ; il suffit de lire Dante pour voir qu'elle joua le même rôle dans les guerres civiles. Les *Contes* de Boccace nous disent les licences de Florence, même au milieu des terribles pestes des treizième et quatorzième siècles (1) : Mais les idées n'étaient plus païennes, le culte nu de la Vénus antique avait disparu ; au moyen âge les vierges folles mêmes sont drapées ; les courtisanes vénitiennes brillaient par les riches et longues robes de brocard ; elles tenaient plus de Byzance que de la Grèce et de Rome : la Renaissance seule remit en honneur l'école païenne.

Cette renaissance des arts du seizième siècle, en effet, réveilla le culte de la perfection grec-

(1) Je me propose de consacrer un petit volume à Bianca Capella et à la courtisane de Venise et de Florence.

que ; les beaux modèles trouvés dans les fouilles, sous la pampre et le lière des campagnes de Rome : Vénus, Psyché, les nymphes, Léda, Sapho, Hébé ciselées par Benvenuto Cellini, respirent l'amour sous le bronze et l'argent. Le roi François Ier porta un coup fatal à l'art du moyen âge, son époque fut païenne ; les images de Diane de Poitiers, drapée en déesse mythologique, reproduisent la courtisane de l'antiquité sous ses vêtements helleniques et son nu parfait (1).

Cependant une civilisation ne disparaît pas sans laisser son empreinte ; la galanterie, l'esprit chevaleresque dominant encore la société, la préservèrent des mœurs dissolues de la bacchante ; l'idée catholique avait trop de puissance pour ne pas protéger la femme ; la Vierge Marie conservait ses autels, et du haut de sa glorieuse assomption, elle semblait révéler à la femme la grandeur de sa destinée ; même la bohémienne du Ghetto, avec sa ceinture dorée, la cocarde jaune sur l'épaule, n'avait rien de commun avec les bacchantes de Rome, que chantent Catulle et Ovide. Dans une sphère plus élevée, les maîtresses du roi outrageaient la morale publique, mais leur portrait plein de

(1) Voyez mon livre sur *Diane de Poitiers.*

grâce ne ressemblait pas aux camées antiques d'Agrippine, de Mœsa et de Faustine; Louis XIV imita plutôt dans son despotisme amoureux, les mœurs asiatiques, que les souvenirs de la Grèce et de Rome.

On doit reporter au dix-huitième siècle, aux poëtes, au théâtre, à l'opéra, la renaissance des idées païennes : Les poésies de Chaulieu, de Bernis, Saint-Lambert, Gentil-Bernard ne sont que des calques, des copies au pastel, à la détrempe des vers d'Ovide, de Properce, de Catulle : les ballets d'opéra reproduisirent les chœurs de nymphes, Vénus, Diane; mais comme si l'empreinte chevaleresque ne pouvait s'effacer, les nymphes étaient vêtues du costume pimpant des bergères enrubannées avec des roses pompon sous leur petit chapeau. C'était moins les déesses de Phidias, d'Apelles, que les jolies fillettes de Boucher et de Watteau; la galanterie gauloise était toujours dominante, et Vénus apparaissait sous les belles dentelles et les robes charmantes de Mmes de Pompadour et Du Barry.

L'empire de la bacchante esclave ne pouvait arriver dans les mœurs françaises, que par l'affaiblissement du catholicisme; il fallait attaquer la légende de la Vierge, qui protégeait et

élevait la femme. Il fallait détruire la sainteté particulière des vœux du monastère. Cette œuvre fut accomplie par les philosophes du dix-huitième siècle.

Le sentimentalisme de convention que créa le roman d'amour, ne pouvait durer qu'un temps, car il était faux ; l'empire de la femme ne pouvait se fonder sur le *baiser âcre* de Julie, dans les bosquets des bords du Leman où dans les bals du Directoire, quand de belles citoyennes apparaissaient en mousseline transparente, coiffées à la Titus sous des bandelettes de pourpre et d'or. La grandeur de la femme ne fut plus un dogme; sous prétexte de la rendre libre, on la dégradait; le luxe, la misère du siècle allaient créer de tristes et pauvres bacchantes, gémissant la coupe aux lèvres : les jeunes hommes ne suspendaient plus, sous le portique, le myrthe et les couronnes comme sur la voie sacrée de Rome; jetant le patrimoine des ancêtres aux vents de tristes jouissances, ils compromettaient leur honneur pour des courtisanes sans nom, ou perdues par la misère.

Pocula crebra, unguenta, coronæ serta parantur:
Nequicquam, quoniam medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.
Lucrèce, liv. V.

TABLE DES MATIÈRES

